

“NOTES & ETUDES” N°29-1, OCTOBRE 1994

DU NARCO-TRAFIC AUX CITES DE LA
DROGUE :

LA JONCTION DES “ZONES GRISES”

FRANÇOIS HAUT

- LES “JUNGLES DE BÉTON”
- EN RUSSIE, LE RÈGNE DES MAFIAS “ETHNIQUES”
- LOS ANGELES, “CAPITALE DU TIERS-MONDE”
- EN FRANCE, LES “CITÉS DE LA DROGUE”

Introduction

Si l'on n'y prend garde au plus vite, la lutte contre le narco-traffic sera la guerre du XXIème siècle. Une guerre totale dans laquelle les adversaires seront des puissances non étatiques, voire des “Etats sans frontières”, organisés, régnant sur une population indistincte et jouissant d'une puissance financière à la fois supérieure à celle de beaucoup de pays et infiniment dangereuse du fait de son interpénétration avec nos économies. C'est pourquoi il est nécessaire de faire connaître tous les aspects d'une menace dont on ne présente le plus souvent que les aspects émergents.

L'argent sale agresse nos économies, en atteignant ses plus grandes entreprises, mais la menace polymorphe qu'il représente se manifeste également au niveau de la rue, dans nos banlieues, par ce vecteur immonde qu'est la drogue et son nouveau mode de distribution, les bandes des jungles urbaines.

Cela existe parce que la jonction entre les grandes “zones grises planétaires” , où règnent des puissances hybrides et les “zones grises” des villes, où règnent des bandes hors-la-loi, est désormais réalisée ; parce qu'il n'y a plus de solution de continuité entre le producteur et le consommateur, entre la plante et la rue.

La rue, c'est aujourd'hui le théâtre de la violence la plus tangible. Elle est perçue par tous ; elle devient de plus en plus insupportable. Elle a l'effet d'une brûlure sociale . C'est ce que, dans le vocabulaire édulcoré du politiquement correct à la française, on appelle la “petite délinquance”, parfois les “violences urbaines”. Le décor en est “la ville”, les acteurs, “les jeunes” ; des mots vides de contenu grâce auxquels on a pensé faire disparaître les problèmes. Mais, au-delà des troubles de plus en plus rapprochés, c'est surtout l'ambiance oppressante de cités impénétrables qu'on ressent, des cités dominées par les bandes qui y détiennent la véritable autorité sur l'économie et sur les gens.

Les jungles de béton

Ce sont les jungles de béton, où seuls ceux qui en font partie peuvent y circuler. Initialement bâties sur un refus de l'ordre établi, en profitant de la faible capacité de réponse des États, elles résultent de l'assemblage d'un repli sur des microcultures violentes avec l'usage et le trafic des stupéfiants. De ces zones de non-droit en évolution vers une désertification économique, dans un climat permanent de violence, disparaissent progressivement toutes les composantes sociales : famille, écoles, commerces, entreprises, artisanat.

L'usage de la drogue, de cause, qui provoque un besoin d'argent, et d'abord une prédation dans son entourage immédiat , devient rapidement un effet :

c'est le moyen efficace de se procurer cet argent... de l'argent. D'où, la nécessité impérieuse de dominer un territoire - élément de protection et source de richesse -, puis d'en assurer la sécurité et de combattre pour le conserver, l'agrandir ou le protéger contre tout intrus.

Ces quartiers opaques sont les résurgences des organisations mondiales de la drogue, les extrémités des tentacules de ces mafias globales que Xavier Raufer appelle les "superpuissances du crime", dans une de leurs nouvelles formes de distribution de masse. Il y en a beaucoup à travers le monde et pour illustrer ceux de la France, on observera d'abord la Russie et la Californie.

RUSSIE, LE RÈGNE DES MAFIAS "ETHNIQUES"

En Russie il s'agit plus un prolongement direct que d'une jonction. Les Mafias "ethniques" de la zone grise d'Asie centrale et du Caucase s'entre-tuent dans les rues de Moscou et des plus grandes villes.

Elles dominent des quartiers troubles, mais aussi des secteurs économiques, comme beaucoup de banques, tout en affaiblissant le pays : on parlait, il y a peu, de 25 milliards de dollars d'argent mafieux investi à l'étranger, blanchi, entre autres, dans les nombreux casinos. Mais elles spéculent aussi contre le rouble et sont une des causes de l'inflation. La fausse monnaie dont elles sont souvent à l'origine représente 6,4 % de l'ensemble des délits à caractère économique en 1993 ; 9,5 milliards de faux roubles ont été saisis, 2,5 millions de faux dollars et pour 20 millions de roubles de fausses devises étrangères.

Plus de 35 000 structures commerciales se trouvent sous leur contrôle.

La Direction de la lutte contre la criminalité organisée du Ministère de l'Intérieur (MVD) mentionne l'existence de 5 700 bandes se livrant à des activités criminelles en 1993, une hausse de 30% par rapport à 1992. Les actions menées auraient coûté la vie à 185 agents en 1993 au cours de quelque 3 000 opérations violentes. 291 "criminels" auraient été tués.

Mais la drogue est, en Russie également, au centre des problèmes criminels.

En 1993, les autorités ont saisi plus de 54 tonnes de stupéfiants sur le territoire russe et procédé à la fermeture de 300 laboratoires clandestins. En dépit de cela, les crimes liés à la drogue ne cessent d'augmenter (+ 295 % en quatre ans). Ce trafic, largement dominé par les mafias Azéries, dépasserait déjà les 100 milliards de roubles. Aux frontières, les fonctionnaires des douanes en ont saisi près de 2,5 tonnes, soit un doublement en quatre ans et trois fois et demi plus qu'en 1992. Selon le chef du Comité des douanes, Anatolii Krouglov, le transit de l'héroïne ne cesse de croître, notamment du Kazakhstan et de la Géorgie vers la frontière avec les pays Baltes, en direction de l'Europe occidentale.

Moscou est devenu un véritable laboratoire de transformation de l'opium en provenance d'Ukraine et un centre de transit pour l'exportation des produits d'Asie centrale, principalement l'héroïne. Les meurtres liés au narco-traffic ont plus que doublé depuis 1992 et l'on dénombre aujourd'hui plus de 150 bandes qui le pratiquent. Le haschich qu'on y trouve provient également d'Asie centrale, mais aussi d'Ukraine, de Sibérie et d'Azerbaïdjan. On rencontre aussi de la cocaïne en provenance d'Amérique latine. Mais ce trafic des stupéfiants est présent dans toutes les grandes villes du pays, entre les mains de cette criminalité mafieuse reliant directement des zones de production très peu contrôlées à des lieux de consommation ou de réexpédition.

La réponse de l'Etat

Au mois de juin 1994, Boris Eltsine, dans une conférence de presse évoquait la “dimension catastrophique” du problème et divulguait un plan de 2 milliards et demi de dollars pour lutter contre les mafias. Il annonçait en même temps la mise en place d’une unité spécialisée de 7 à 800 hommes, dans le cadre du Service Fédéral de Contre-espionnage (FSK) . Deux oukases présidentiels des 11 et 14 juin corroboraient ces propos et élargissant les prérogatives de tous les organes chargés de la sécurité (MVD et FSK) et en leur allouant les moyens annoncés. Le deuxième oukase dispose en outre que les secrets bancaire et commercial “ne constituaient pas un obstacle” pour l’obtention d’informations dans les hypothèses de blanchiment d’argent et prévoit un mécanisme permettant d’obtenir des informations sur l’origine des capitaux placés dans les banques russes.

Un système centralisant les activités des services de lutte contre la criminalité organisée a été prévu ainsi que des mesures visant à prévenir son infiltration dans l’appareil d’Etat. Des départements spéciaux du FSK et du MVD seront chargés de déceler les faits de corruption parmi les fonctionnaires des organes de maintien de l’ordre, de contrôler les investissements russes à l’étranger et de créer un service de sécurité interbancaire.

Ces nouvelles dispositions auraient permis l’arrestation de 164 membres de bandes mafieuses en un mois, entre leur parution et le 15 juillet 1994, “dont 41 chefs” ; à Moscou, “29 membres de 6 bandes criminelles spécialisées dans le trafic d’armes ont été appréhendés et un groupe de 6 criminels qui avait commis quatre meurtres a été arrêté. Dans la banlieue de Moscou, des dizaines de membres actifs de bandes criminelles ont été interpellés et deux tueurs à gages, auteurs de cinq assassinats ont été arrêtés” .

C’est la réponse de l’Etat à cette menace de plus en plus redoutable qui par tous ses aspects, mais principalement l’argent du narco-traffic, menace de le déstabiliser.

LOS ANGELES, “CAPITALE DU TIERS-MONDE”.

A Los Angeles , qui représente un exemple très caractéristique, cette jonction de la production à la rue est avérée même si des responsables de l’Office of National Drug Control Policy ont longtemps nié l’évidence. C’était d’autant plus surprenant que les membres des gangs parlent facilement, dans leurs ‘hoods , pas seulement dans les interrogatoires. Les policiers de du LAPD et des services du Shérif du Comté sont en permanence dans la rue et connaissent beaucoup des gangsters. Après les contrôles qui s’imposent, on a tout loisir de discuter, hors leur présence, avec celui qui se présente comme Gamby, Tiny Vamp ou Vato Loco, toujours son surnom, membre connu du 18th Street Gang ou des Rollin’ Sixties. Au bout de quelques minutes, il dira que son gang est le plus fort, puis qu’il a participé à des “opérations” - des drive-by shootings - contre d’autres gangs. Il vous parlera aussi de la drogue ; souvent, il niera en consommer, mais dira qu’il en revend. Et il vous citera en exemple des OG’s qui ont réussi dans le trafic, en rêvant des les imiter.

Crips et Colombiens

En janvier 1992, à Los Angeles, le FBI fait inculper dans une même affaire de trafic de stupéfiants des membres des Muslim Crips Gang et des représentants du cartel de Medellin . On leur reprochait d’avoir vendu plus ou moins 400 kilos de “crack” par mois... depuis longtemps.

L’évidence de cette association donnait aux Street gangs une nouvelle

dimension.

De l'image de gros consommateurs qu'ils avaient, les gangs devenaient une pièce importante d'un système beaucoup plus menaçant, en équilibre permanent sur une violence originelle. Car à Los Angeles, il y a un millier de gangs pour environ 150 000 membres . Par exemple, dans un quartier hispanique de East L.A., Ramona Gardens, 100 000 habitants, il y a, selon un inspecteur des CRASH teams , environ 7 000 gangsters répertoriés .

L'explosion du "crack"

C'est le "crack" qui a tout changé, d'abord dans la communauté noire. Grâce à cette invention des colombiens, aux environs de 1982, la cocaïne, produit à la mode, mais cher , s'est trouvée totalement repositionnée sur le marché ; elle est devenue un produit abordable, disponible en grandes quantités et apte à une consommation de masse dès, 1984. En bref, une fabuleuse opération de marketing qui a permis d'augmenter la consommation en divisant le prix par dix et en multipliant d'autant les bénéficiaires. Brusquement, une industrie importante était née avec des ramifications dans tous les quartiers, avec des dizaines de milliers de nouveaux consommateurs potentiels et des milliers d'emplois à créer. Et la situation n'a pas tardé à basculer.

Qui mieux que les gangs était placé ? Sur leurs territoires, les Crips, les Bloods, les divers groupes hispaniques garantissent des conditions de développement du trafic particulièrement favorables : réseaux d'information, de services, de protection dans un climat propice aux activités illégales protégé par une violence sans limites. Ils ont fourni des territoires "viabilisés", comme le disent les urbanistes. D'où des liaisons directes voire des "joint-venture" avec les représentants des sources de production, les grandes mafias mondiales et d'abord les cartels colombiens. Au mois d'octobre 1993, des policiers citaient l'exemple d'une petite bande du nord de Los Angeles, les "Pacoima Knock Knock Boys", des Hispaniques, qui distribuaient de la cocaïne pure à 90%. Pour les ceux-ci, une preuve de liens nouveaux et directs avec des producteurs.

Et, depuis 1984, dans l'explosion de la violence, c'est la désertification de ces zones de plus en plus gris-sombre. Le nombre , des meurtres liés aux gangs pour le Comté de Los Angeles, qui va de 351 à 212 de 1980 à 1984, atteint 805 en 1993, soit environ trois fois plus qu'en 1984. Si le chiffre de 1993 ne montre pas de hausse spectaculaire, il faut compter, dans la courbe de tendance, avec les émeutes de mai 1992 : 58 morts. La pente est donc constante. La part des gangs dans la criminalité totale du comté passe de 14,7% en 1984 à près de 38% en 1993.

33 milliards de dollars

Le coût économique de cette "violence urbaine" a représenté, en 1993, 33 milliards de dollars pour la Californie . Ce sont tous les jours des entreprises qui quittent les quartiers les plus difficiles, des commerces qui ferment sous la pression des agressions, des vols, du racket, du chantage et des frais. Ce sont des boutiques à allure de tiers-monde au cœur d'une des villes qui incarne le plus le luxe. A côté de cela, il y a d'une sorte d'économie parallèle où tout se vend et s'achète en dehors des réseaux traditionnels et en particulier les armes.

Dans la filière des stupéfiants qui relie narco-trafic et gangs californiens, après la Colombie, le Mexique joue un rôle croissant, d'autant que la ratification du traité de libre échange de l'Amérique du nord (NAFTA) le place dans une

position stratégique. Les américains estiment qu'il est responsable de la pénétration de 40% des 1 300 à 1 600 tonnes de cocaïne transportées de l'Amérique du Sud vers l'Amérique du Nord chaque année. Mais il a aussi une capacité de production autonome de marijuana et d'héroïne. Et on voit désormais les cartels mexicains de la drogue ou des gangs spécialisés dans le rôle d'interface, comme les Border Brothers, créer des sociétés de transports au sud d'une frontière perméable, qui s'étend sur 3200 Km. Ce n'est pas tout : en juin 1993, les douaniers américains découvrent un tunnel, une sorte de mini-métro de 430m de long, équipé de wagonnets, éclairé et aéré, qui passait sous la frontière entre Tijuana et San Diego et dont on imagine l'usage... En plus de la cocaïne du "crack" et de la marijuana, il y a l'héroïne. Il en arrive du Mexique, mais aussi d'Asie. C'est une autre jonction : celle des Street gangs asiatiques avec la criminalité organisée de la côte ouest du pacifique. S'il existe des différences entre les bandes de Vietnamiens, de Chinois ou de Coréens - les plus récentes et les plus violentes - elles ont en commun cette recherche essentielle de profit et des liens avérés avec le crime organisé d'origine asiatique. C'est particulièrement le cas des Chinois pour lesquels le Street gang est en quelque sorte le premier degré de l'échelle du crime organisé, très ancré dans leurs traditions.

Les Chinois se regroupent en pays d'origine, Hong Kong, Taiwan ou Vietnam par exemple. Le premier gang chinois de Californie, le Wah Ching, s'est formé d'immigrants de Hong Kong voulant se protéger des Chinois nés aux États-Unis. A travers les Tongs locaux, on sait que le Wah Ching a des connexions directes avec les Triades de Hong Kong, dont on connaît l'activité en matière de trafic de l'héroïne en provenance du Triangle d'or, mais aussi d'armes, d'émigrants, de cartes de crédit et de bien d'autres produits. Les Street gangs d'origine taïwanaise se tournent plus volontiers vers le réseau de crime organisé United Bamboo, le plus important de la "République de Chine". Quant au Viet Minh Street Gang, composé de chinois originaires du Vietnam, il a des relations avec ces deux pôles.

Des puissances mutantes

Depuis quelque temps, les activités des gangs se diversifient et certains d'entre eux deviennent des puissances mutantes, qu'on peut situer entre la rue, la grande criminalité et le show business. Ces relations avec les mafias mondiales ont permis aux bandes californiennes, surtout Noires, d'acquérir une autre dimension. Fortes de la notoriété que leur a fait la presse et le cinéma, certaines d'entre-elles rayonnent à l'extérieur de l'État et jouent ainsi le rôle de véritable réseau pour ces puissances criminelles internationales. En 1988, déjà, la DEA considérait que des Crips étaient présents dans 46 États.

La mise en place de ces réseaux est relativement facile, surtout à cause de leur réputation des bandes de Los Angeles qui fascine les gangs locaux et leur inspire du respect. Ce qui permet aux plus entreprenants, soit qu'ils aient de la famille, soit qu'ils aient été contactés, de gagner des marchés où les prix sont plus élevés et la concurrence faible.

Par exemple, les Rollin' Sixties, un gang Crip très puissant à Los Angeles, est comparé par les policiers à une véritable mafia noire. Il est implanté dans pratiquement tous les États de l'ouest et du Sud, de Seattle, à la Nouvelle Orléans ou à Kansas City. Avec le trafic de drogue, ils pratiquent la domination territoriale de quartiers sensibles, où ils exercent des activités de

racket, mais sont aussi capables de monter des attaques à main armée sophistiquées et de remplir des “contrats” pour le compte de divers commanditaires.

Les gangs Chinois aussi, participent à cette dispersion de la drogue sur tout le territoire et on trouve des “filiales” des gangs les plus importants dans la plupart des Chinatown des grandes villes des États-Unis, sans préjudice d’organisations plus anciennes et plus directement issues des structures traditionnelles, comme c’est le cas sur la côte est.

En matière de diversification, les Hispaniques ne sont pas en reste : par exemple, l’assassinat de Donaldo Colosio , le 23 mars 1994, à Tijuana, au Mexique, avait été sous-traité à des opérateurs appartenant à bande de San Diego, Californie . Et dès la ratification du NAFTA, la “Mexican Mafia” , une puissante organisation carcérale hispanique, décidait d’interdire la pratique des Drive-by Shootings aux gangs de Chicanos et tentait d’imposer une union. Pourquoi ? Pour réduire la publicité négative provoquée par la médiatisation de ces pratiques et mieux contrôler le marché de la drogue dans les quartiers hispaniques de Los Angeles. Après un an, il semble cela ait été efficace .

Et depuis quelques mois , pour la première fois, noirs et asiatiques s’affrontent dans certains quartiers de l’ouest de la ville, Venice en particulier, à propos de drogue, évidemment. C’est le début d’une nouvelle guerre.

Quant à l’argent de la drogue, il est recyclé en dehors des quartiers concernés, selon les habitudes ou les traditions de chacun : garages, blanchisseries, restaurants, peu importe. C’est le cas de B-Dog, un Crip “retraité” de 25 ans, qui a “réussi”. Aujourd’hui il vit des investissements qu’il a fait avec son argent sale, il paye des impôts, il a une grande maison dans un quartier aisé, un grand bateau et il collectionne les voitures . Cette évacuation par le haut est assez caractéristique de ceux qui ont réussi très vite à amasser des sommes considérables... Et à rester en vie.

Il y a aussi ceux qui acquièrent une réputation suffisamment solide pour rester dans le circuit, au-delà d’un seul gang, et commanditer toutes sortes d’opérations, tant dans le trafic que dans d’autres activités criminelles. Ce sont ceux qu’on appelle maintenant les Shot callers. Et on cite les exemples - notoires - de Freeway Rick, un ancien des Hoover Crips, qui a blanchi son argent dans une société de dépannage automobile ou de L’il Tommy, des Rollin Thirties dont beaucoup envient les deux Ferrari. Les nouveaux héros des enfants des ghettos.

EN FRANCE, LES “CITÉS” DE LA DROGUE

Ce cycle, c’est celui dans lequel sont entrées beaucoup de banlieues françaises ; on y trouve les mêmes ingrédients qu’en Californie même si certains paramètres diffèrent. En France aussi, la jonction entre les grandes “zones grises” du monde et celles des cités s’est opérée et se solidifie ; En France aussi, l’argent de la drogue détourne du travail ; la facilité de son acquisition et sa quantité font rêver. La violence conduit à une désertification économique, parallèlement attisée par les économies souterraines.

Dans les cités françaises il y a des bandes, mais pas toujours bien structurées de manière très formelle. Il s’agit plus d’une agrégation circonstancielle, autour d’un noyau dur permanent, qui se crée pour agresser les éléments allogènes de toute nature : c’est autant l’”étranger” que la police, mais aussi les médecins ou les pompiers. Il s’agit essentiellement ce qui peut représenter une forme

quelconque d'autorité, même si elle vient porter secours .

Les chasseurs des "Biscottes"

En juin 1993, émue jusqu'aux larmes, la France écoutait des "jeunes" expliquer devant les caméras qu'ils avaient "chassé les dealers pour protéger de la drogue leurs petites soeurs et leurs petits frères".

Brutalement, les Français apprenaient qu'il y avait, dans le sud de Lille, aux "Biscottes", des clandestins qui inondaient la zone frontalière franco-belge d'une héroïne achetée aux Pays-Bas, à deux heures de voiture de là. C'était ces dealers que les "jeunes" des "Biscottes" avaient un jour attaqués.

A l'époque, Mme Veil voyait dans l'affaire "un aspect positif, celui de la responsabilité des jeunes". Son collègue de l'Éducation nationale parlait de "réflexe sain". Robert Broussard, alors coordinateur de la lutte contre la drogue trouvait "saine" la réaction des "Biscottes". Bernard Tapie, lui, encensait ces "mômes immigrés qui sont en train de virer des clandestins qui fourguent de la drogue". C'était le consensus général autour des "Biscottes".

Pourtant, les spécialistes des violences urbaines considéraient ce consensus avec amertume. La réalité était bien différente. Les "jeunes" avaient bien "chassé", mais chassé la concurrence, qui cassait les prix et coupait la poudre. La poudre ? L'héroïne, bien sûr...

Aujourd'hui, aux "Biscottes", les choses ont évolué. L'héroïne est passée de 200 francs à 80 F. la dose , c'est la loi du marché et la conséquence de la baisse des cours à Amsterdam. Elle va encore baisser. Et, en juin 1994 , trois "jeunes" tuent un automobiliste dans une collision, en voulant échapper à la Police. Dans le trio, deux des "vedettes médiatiques" de l'an dernier, reçus à la mairie pour réclamer "plus de police" et filmés par la télévision en pleine "chasse". Dans leurs poches, de "fortes quantités" de haschisch et d'héroïne. Les autres stars des "Biscottes" ? En prison, elles aussi, pour la plupart.

Et des quartiers comme les "Biscottes", il n'en manque pas en France. Sur quelque 600 quartiers en "difficulté socio-économique", selon la terminologie officielle, 500 au moins présentent les symptômes visibles du narco-trafic.

La banalisation du cannabis

Tout vient de la banalisation du cannabis, qui tient aussi bien aux traditions culturelles de populations habituées de tout temps à sa consommation, qu'à la quasi-dépénalisation dont le haschisch fait l'objet . On le fume très jeune, le plus souvent en ignorant totalement que c'est interdit.

Là où les dealers montrent ostensiblement des signes extérieurs de richesse sous la forme, notamment, de voitures - toujours intactes, dans des parkings où pourrissent plutôt des épaves et hors de proportion avec leurs éventuels revenus - c'est que le territoire prend réellement de la "valeur". En général, toutes les drogues sont présentes, ce que manifeste la diversité de l'âge des consommateurs , qui viennent de plus en plus de l'extérieur de la cité ; les seuls étrangers à pouvoir y entrer.

Selon la police, le tiercé gagnant de l'héroïne de la région parisienne, c'est le "quartier des Fleurs", à Asnières, la "cité des Marguerites", à Nanterre et la "cité du Luth" à Gennevilliers. Là, un dealer de "brown sugar" ou de "blanche" qui contrôle quelques caves ou cages d'escalier, "travaillant" sous la protection de gardes cagoulés et armés de fusils à pompe, "tourne" aux alentours 20 à 25 000 F. par jour, quelque chose comme 700 000F. par mois ; le grossiste, dix fois plus...

"Chat-Sida"

C'est dans ces quartiers qu'on voit des enfants jouer à un nouveau jeu, "chat-sida", qui consiste à menacer de se piquer avec une seringue... qu'il suffit de ramasser par terre ; bien triste modernisation de ce jeu ancestral. Et si les dealers tiennent ces zones interdites aux autorités, la présence de nombreux toxicomanes crée non seulement un malaise tangible, mais surtout une délinquance de profit erratique. Elle est souvent violente du fait de l'état de manque ou des modifications du comportement qu'engendre la drogue et le plus souvent sans relation réelle avec le besoin d'argent. Il arrive ainsi que l'on tue pour quelque sous, comme ce fut le cas pour le libraire de la "cité des 4000", à la Courneuve, en avril 1993. Criminalité spécifique aussi, l'été 1994 a vu une recrudescence considérable de vols violents commis sous la menace de seringues par des drogués se disant séropositifs. La peur s'installe et l'équilibre de la violence devient de plus en plus fragile.

Quand le trafic est ainsi ancré, ceux qui le pratiquent font profiter de ses revenus une part toujours plus large des habitants du quartier, pour mieux asseoir leur contrôle. Cela va des "colonies" des petits guetteurs aux loyers en retard. Mais c'est aussi représailles et intimidations à l'encontre d'une population qu'on ne veut pas voir intervenir dans les affaires. C'est là aussi qu'apparaissent les éléments de la violence spécifique à la drogue : défense du marché contre toutes les formes de concurrence et volonté d'hégémonie. C'est la chasse aux dealers... aux autres dealers.

Le droit et l'économie cèdent à la violence et la relation entre l'argent et le travail disparaît, au profit du mythe de la réussite du dealer. Comment, par exemple, expliquer le monde du travail à un garçon de 13 ans qui peut gagner jusqu'à 4 000 F. par jour en faisant le guet ?

Une violence très perceptible

Et de ces cités, émane une violence latente extrêmement perceptible, beaucoup plus qu'en Californie. Dans certains endroits, la police ne peut plus agir, voire même entrer ; des objets de toutes natures lui sont jetés des fenêtres. Des policiers de province, venus faire une interpellation de routine aux "Bosquets", à Montfermeil, qui ne connaissaient rien au climat de la cité, ont retrouvé leur voiture en feu, en redescendant quelques minutes après l'avoir laissée.

Les incidents sont quotidiens : les transports en commun sont harcelés - ± 300 agressions en région parisienne en 1993 -, des commerçants sont tués, des postes de police sont régulièrement attaqués. On organise même des embuscades contre SOS-médecins comme à la "Grande Borne", à Grigny, ou contre les pompiers, comme aux "Grands Champs", à Thiais. On pille les magasins, les supermarchés ; on terrorise les vigiles avec des chiens "Pit-Bull", comme au mois de juin 1994, au "Champion" des Tarterets, à Corbeil.

Aujourd'hui, le supermarché a fermé, au désespoir de la population. En fait, il règne une ambiance d'"intifada".

Vers une désertification économique

Dans ces cités, le processus de désertification économique est largement entamé. Car cette économie de la drogue n'est pas la seule activité parallèle : celui des faux papiers d'identité, des chèques volés, des armes y prospère également. Mais surtout, signe de l'apparition d'une réelle économie souterraine, on y trouve des supermarchés clandestins, dans des caves, comme au nord de Marseille, dans des appartements squattés, comme à la cité des "Sablons", à Sarcelles, voire même itinérants à la manière des épiciers

de nos campagnes, comme au “Luth”, à Gennevilliers. Là, on écoule le produit des vols et des razzias pratiqués dans les grandes - ou moins grandes - surfaces voisines, les vraies, dans les entrepôts comme dans les magasins de luxe.

Déjà, l'économie locale en souffre : directement car régulièrement atteinte, physiquement, financièrement et psychologiquement, jusqu'à sa disparition ; indirectement aussi, par la présence d'argent illicite et de ces circuits parallèles mais aussi à cause de la peur qui chasse les clients.

La jonction des zones grises

Cette évolution de la situation des cités, par la pénétration de plus en plus massive de drogues, tient essentiellement à la jonction des bandes avec la criminalité internationale qui met de plus en plus de produit sur le marché : l'approvisionnement est plus direct, plus facile et surtout plus lucratif.

Des mouvements comme le PKK, le Parti des Travailleurs du Kurdistan , ou l'organisation révolutionnaire turque Dev. Sol , ont évolué du terrorisme politique au trafic de drogue, sous le prétexte de financer de manière autonome une cause que personne ne soutient plus. Ils acheminent vers l'Europe et la France de l'héroïne d'Asie centrale.

Sans réseaux préétablis, c'est naturellement à travers les bandes, pour des raisons semblables à celles qu'on a rencontrées à Los Angeles, qu'ils en écoulent la plus grande partie. Il s'agit le plus souvent des bandes informelles des cités qu'ils côtoient, parce que c'est là que se trouvent leurs foyers, mais aussi de groupes plus organisés. La “SECTE Abdulai”, par exemple, une galaxie de bandes, idéologiquement proche des Black Muslims, gravitant autour de Sarcelles et Garges, est depuis longtemps impliquée dans ce type de trafic et ses liens avec ces foyers de travailleurs turcs semblent étroits.

A côté de cela, le “trafic international”, selon la terminologie policière, montre que de très nombreux grossistes de bandes vont s'approvisionner directement à l'étranger. C'est parfois en Afrique du Nord, comme ces français d'origine algérienne de la cité des “Francs-Moisins”, à Saint Denis, arrêtés en février 1993 en possession de plus de deux tonnes de haschisch, rendus milliardaires par leur trafic et propriétaires, entre autres, d'un restaurant apprécié.

Mais la source la plus fréquente est la Hollande, confluent de tous les trafics, de toutes les mafias, de l'ouest comme de l'est, de l'héroïne, comme de la cocaïne ou du crack. C'est en en revenant que sont interpellés la plupart de ces convoyeurs de bandes, souvent des drogués manipulés et rémunérés en nature, une spécialité de la “SECTE”, aussi.

L'arrivée du “crack”

Où en est-on aujourd'hui. La première saisie de vrai “crack” en France a eu lieu à la fin du mois de juillet 1993. Il s'agissait de quelque grammes. En mars 1994, le ministère de l'intérieur faisait état d'une “augmentation fulgurante” des saisies de “crack”, plus de 5 kilos en 1993, notamment à travers ce qu'on appelle le “deal de rue ou d'appartement”. C'est en fait la vente au détail par les bandes. Et cela révèle la montée en puissance de la demande du produit au niveau de la rue . On a vu le tournant que l'arrivée de cette drogue a représenté en Californie. On doit aujourd'hui s'interroger sérieusement en France.

Le redéploiement vers les cités périphériques, notamment en région parisienne, tient beaucoup au fait que les zones de deal traditionnelles - Stalingrad, Les Halles, Strasbourg-Saint-Denis... - subissent une pression

accrue de la police. Mais il signifie également un développement de la clientèle qui explique un élargissement de la zone de chalandise et une multiplication des points de vente. De même, une recrudescence très récente de meurtres de membres connus de bandes semble indiquer un raidissement de la concurrence. Et dans la plupart des affaires, la drogue.

-
- •

Il ne s'agit pas d'alarmisme, mais d'un constat issu de l'observation des faits. On a déjà connu des flambées de violence, mais qui ne duraient pas : il s'agissait de phénomènes conjoncturels. Aujourd'hui, il ne s'agit plus de conjoncture, mais bien d'un phénomène structurel. Il est certes lié à notre situation française, qui intègre bien d'autres éléments. Mais l'existence de ces autoroutes des stupéfiants révèle la nature spécifique de ces produits : eux seuls peuvent engendrer la puissance de ces organisations mondiales qui désormais étendent leurs ramifications au sein même de nos territoires. En ce qu'il se confronte directement à la souveraineté des Etats, le narco-trafic fait donc partie des menaces stratégiques.

: Le cœur de l'Amérique du Sud, l'Asie centrale, le Triangle d'or... Cf. "Terrorisme et Violence politique" n° 4, février 1992 (n° 21 des "Notes & Études de l'Institut de Criminologie de Paris").

: Comportant des éléments décadents du terrorisme politique, des guérillas dégénérées, mêlés à des activités criminelles essentiellement lucratives, voire quasi-étatiques, comme a pu le dire le juge Giancarlo Caselli (Procureur de Palerme) lors des XX^e journées de l'Institut de Criminologie de Paris, 15-16 juin 1994.

: La gravité d'une brûlure est fonction de sa surface plus que de sa profondeur. En la matière, le nombre de personnes concernées par la répétition de délits, petits en eux mêmes, engendre un danger social très largement supérieur à des crimes beaucoup plus graves, mais ponctuels.

: Qui s'expriment, par exemple dans le "rap". Cf. le chanteur "Ice T" et le scandale que son morceau, "Cop Killer" (tueur de flic), a soulevé aux États-Unis en juillet 1992 ou, en France, les paroles du groupe "Ministère Amer" (Cf. par exemple "Brigitte, femme de flic", "Garde à vue" ou "Au dessus des lois").

: Ou "délinquance de profit".

: X. Raufer, Les superpuissances du crime, enquête sur le narco-terrorisme, Plon, 1993.

: 11 591 morts "mafieux" en 1993 selon le GOuOP (Direction de la lutte contre la criminalité organisée du Ministère de l'Intérieur)

: On compte quelque 300 groupes de type mafieux en Russie regroupant des milliers de "bandes".

: 407 banques sont considérées comme étant sous contrôle de la criminalité organisée en 1993.

: Soit une augmentation de 2 120 %, y compris les faux bons de privatisation.

: Il y en avait eu 328 en 1992, mais 96 auraient été tués durant les 6 premiers mois de 1994.

: Mais aussi Tchétchènes et du Daghestan.

: Sous la forme de paille de pavot, essentiellement destiné au marché russe.

: L'ex-2ème direction générale du KGB.

: "La Pravda"; 15 juillet 1994.

: Sur la ville en général, Cf. par exemple, David Reef, Los Angeles, Capital of the Third World,

Touchstone, Simon & Shuster, 1992 ou "City of Quartz", de Mike Davis, Vintage Books, 1992.

: Chargé de la "War on Drugs" du Président Bush. Le Président Clinton, à son arrivée, a fait quitter la Maison Blanche à cet organisme. La nouvelle administration semble vouloir transformer le programme de lutte contre les stupéfiants et favoriser la réhabilitation et le traitement. Il est probable que les quantités considérables d'argent dépensés à lutter contre le trafic et la transformation de la drogue soient redirigées vers l'éducation et les centres de soin. De même, on pense que le nombre de personnes de ce secteur va diminuer.

: Pour "neighbourhoods", voisinage, quartier.

: Los Angeles Police Departement

: Original Gangsters, "anciens".

: Bande afro-américaine faisant partie de ma mouvance des "Crips". Il y a deux grandes fédérations de bandes à Los Angeles, les Crips et les Bloods. On estime la mouvance Crips à 213 groupes tandis que les Bloods n'en auraient que 85.

: Los Angeles Times du 9 janvier 1992.

: Selon les statistiques combinées des systèmes informatiques GTS (Gang Tracking System, L.A.P.D.) et GREAT (Gang Reporting Evaluation and Tracking, L.A.S.D.).

: CRASH : "Community Response Against Street Hoodlums", Unités de la police spécialisées dans la lutte contre les bandes. L'équivalent dans les services du Shérif sont l'OSS (Oragnisation Safe Streets) et les "GET" (Gang Enforcement Teams).

: On compte environ 470 gangs hispaniques dans le comté de L.A..

: Crack cocaïne aux États-Unis. Dérivé de la cocaïne qui, après traitement se présente sous la forme de petits cristaux que l'on fume généralement dans une sorte de pipe en le mélangeant à du tabac ou de la marijuana. En se consumant, il grésille, d'où son nom. L'utilisateur subit une sensation explosive et un flash très bref, mais pas les effets "euphorisants" de la cocaïne. Cette drogue aux effets dévastateurs s'attaque principalement au système nerveux central et met l'utilisateur dans un état proche du pathologique. Il est en proie à des délires aigus, des psychoses maniaco-dépressives, des hallucinations.

: A tel point que les élites noires se félicitaient des prix élevés, estimant que cela laisserait les plus pauvres à l'abri.

: Influence de l'arrivée du "crack", à partir de 1984, sur les meurtres liés aux gangs dans le comté de Los Angeles (± 10 M. d'h.). Source : District Attorney du comté de L.A. Ces statistiques, aux États-Unis sont très bien différenciées, contrairement à la France.

: Estimation d'avril 1994, National Public Services Ressource Center.

: On compte environ 63 gangs asiatiques à L.A.

: Qui, après des scissions a engendré deux autres gangs importants aujourd'hui, le "Yu Li" et les "Joe Fong Boys".

: Sun Yee On, "14K", Wo Shing Wo, par exemple.

: Notamment de nombreux reportages télévisés de toutes nationalités, ainsi que la "couverture" des émeutes de 1992

: Par exemple, "Colors", "American me" (ce film très réaliste a coûté la vie à deux personnes ayant participé à son tournage, un assistant du réalisateur et une assistante sociale ayant servi de conseiller. L'acteur principal avait été menacé et avait du disparaître. Le film avait déplu à la "Mexican Mafia", qui pourtant avait apporté sa caution pour qu'il puisse être tourné...), "Menace II Society", "Boys in the 'hood"... Un autre film, "culte" pour les bandes françaises, "Warriors", qui exhorte l'union des gangs contre la société, se passe à New York.

: Drug Enforcement Administration, organisme fédéral de lutte contre le trafic de stupéfiants.

: Irving A. Spergel, Youth Gangs, problems and response, Univeristy of Chicago, 1990, p.

47.

: Les Rollin' Sixties ne sont pas les seuls. La police estime que 60 à 70% du crack vient de L.A., apporté par des Crips aussi bien que des Bloods... qui le vendent deux fois plus cher qu'en Californie. Dès leur arrivée, vers 1990, on a vu des graffitis de L.A. sur les murs - "69th Street Crips" et "Ingelwood Family Gangsters"- et des foulards noirs et rouges ont fait leur apparition dans les bandes locales, symbole d'allégeance aux "frères" californiens. Depuis, l'approvisionnement est régulièrement fait par ce canal.

: Candidat déclaré à l'élection présidentielle mexicaine de 1994.

: L'auteur présumé se nomme Mario Aburto Martinez, bien connu à San Diego.

: Très impliquée dans le trafic de stupéfiants dans les États du sud-ouest.

: Il existe dans les prisons de Californie, depuis le début des années 60, des organisations puissantes et structurées, fondées sur le repli et la protection ethniques : "Mexican Mafia" et "Nuestra Familia" (Hispaniques), "Black Guerrilla Family" et "Black Liberation Army" (Noires, politisées), "Aryan Brotherhood" (Blancs).

: Mais les règlements de compte n'ont pas cessé. La pratique "autorisée" s'apparente plus aux "contrats", un meurtre individuel, qui limite les "victimes innocentes".

: Depuis environ le début du mois de juin 1994.

: Léon Bing, "Do or die", Harper Perennial, New York, 1992, p. 223.

: Il est arrivé que des cars de "Police Secours" soient attaqués pendant qu'ils portaient assistance à des "jeunes" victimes d'accidents de la circulation.

: 20 centigrammes coupés de sucre.

: 11 juin 1994.

: Dont ±120 pour l'Île de France, 70 pour la région PACA, 50 pour la région Rhône-Alpes et 35 pour le Nord.

: Qui relève toujours la loi de 1970. Pourtant, selon certaines sources, des parquets considéreraient que la "consommation personnelle" pourrait aller jusqu'à 80Kg !

: comme ces français d'origine algérienne de la cité des "Francs-Moisins", à Saint Denis, arrêtés en février 1993 en possession de plus de deux tonnes de haschisch, rendus milliardaires par leur trafic et propriétaires, entre autres, d'un restaurant apprécié.

: Et des dealers, plus âgés (+25 ans) en ce qui concerne l'héroïne et la cocaïne.

: Les américains parlent de "swarm" (essaim), un procédé qui consiste à entrer à quinze ou vingt dans un magasin, à intimider physiquement le personnel et à prendre le plus de choses dans le moins de temps possible.

: Cf. "Terrorisme & Violence politique" n° 5, mai 1992 (n° 22 des Notes & Études de l'Institut de Criminologie de Paris).

: Cf. "Terrorisme & Violence politique" n° 3, octobre 1991 (n° 20 des Notes & Études de l'Institut de Criminologie de Paris).

: Aussi vers l'Allemagne et les Pays Bas, bien sur !

: Sous cette rubrique, il semble que les policiers classent surtout le convoyage fait par des "grossistes" agissant pour le compte de bandes. Le grand trafic international est classé à part.

: On trouvait essentiellement du "caillou antillais", aux effets beaucoup moins puissants.

: Les 5,212 kilos saisis en 1993 représentent une augmentation de 117% par rapport à 1992 et de 500% par rapport à 1991. Communiqué du 14 mars 1994.

: Cf. l'étude de l'Institut de recherche épidémiologique et de pharmacodépendance sur "La consommation du crack à Paris en 1993", avril 1994.

: L'"expérience" de Zurich (Suisse) est à ce titre significative. On est passé de la distribution gratuite à une guerre de dealers d'une particulière violence opposant Libanais, Algériens et Kossovars à tel point que devant l'incapacité de la police, d'aucuns ont envisagé l'intervention de l'armée. Et on construit... des prisons d'urgence.

François Haut/N&E

François Haut/N&E

- 2 -
- 19 -

“Notes & Etudes” n°29-2, octobre 1994

STUPEFIANTS, PRIX ET PROFITS

Xavier Raufer

SOMMAIRE

Chiffre d'affaires mondial du narcotrafic : mythes et errances	P. 5
Trafic planétaire de l'héroïne et de la cocaïne : ignorances	P. 8
Héroïne et cocaïne : les saisies mondiales, un terrain sûr ?	P. 12
Héroïne et cocaïne : les Etats-Unis, marché-phare	P. 15
o COCAINE	
Eléments sommaires d'agriculture et de chimie	P. 17
Géographie et phases de production	P. 19
Formation et évolution des prix	P. 21
Cartels : chiffre d'affaires et profits	P. 25
o HEROINE	
Eléments sommaires d'agriculture	P. 27
Géographie et phases de production	P. 28
Formation et évolution des prix	P. 31
Héroïne et cocaïne : que peut-on faire ?	P. 33
Sources de l'étude	P. 37

INTRODUCTION

n Pourquoi ?

J'ai écrit cette étude faute de la trouver ailleurs. Cherchant depuis deux décennies des statistiques fiables en matière de narcotrafic, je ne trouvais que le flou, l'absence de références, l'approximation. Hectares, kilomètres carrés ou acres; dollars constants ou courants; conversion des monnaies; prix de gros ou de détail; prix de revient ou bénéfices : le brouillard, la confusion généralisés, rendant virtuellement impossible tout travail prospectif ou critique sérieux. Poussant mon enquête, j'ai fini par constater que la forme exécrationnelle des données sur le narcotrafic résultait d'une sidérale vacuité de fond. Et qu'au total, rideaux de fumée ou cache-misère mis à part, on ne savait vraiment pas grand chose de précis sur le sujet.

J'ai d'abord rassemblé tous les chiffres disponibles sur le narcotrafic de la décennie écoulée [voir p 37 les sources de l'étude]. J'ai ensuite extirpé l'utilisable de l'inexploitable. Vérification croisée des sources, des références, des calculs : le niveau scientifique minimum; par exemple celui d'une thèse en sciences humaines. J'ai enfin rapproché méthodiquement les données fiables restées au fond de mon tamis. Tableau final : un déficit criant de données opérationnelles. Une ignorance énorme de la communauté internationale sur la réalité du narcotrafic. Et une conséquence grave : sans renseignement de qualité, impossibilité de poser des diagnostics précoces, donc de mener quelque "guerre à la drogue" que ce soit avec des chances, même minimales, de succès.

n Méthodologie

- L'étude s'intéresse aux deux stupéfiants dont la confection suppose un continuum agriculture - chimie - transport intercontinental - marketing : opiacés (surtout l'héroïne) et cocaïne/crack. Des processus à ce point complexes supposent en effet des structures élaborées et un capital criminel développé : une narco-industrie lourde, par conséquent.
- Destinée à un public francophone, l'étude donne les mesures en hectares et Km², et les données chiffrées en dollars et en francs français. Mais comment rendre les fluctuations des cours franc/dollar au long de plus d'une décennie ? Pour pouvoir comparer tout en évitant les erreurs de perspectives, j'ai affecté au dollar la valeur moyenne de tous ses taux successifs : 6,57 ff. pour les années 1980 à 1991, En 1992 (le chiffre est suivi de "X f. 92"), le dollar = 6 ff.; en 93 ("X f. 93"), le dollar = 5,50 ff.

n Titre

Rendons à Karl Marx ce qui lui revient. Certes, l'idéologie marxiste s'est révélée catastrophique, mais le sens de la formule et du titre de l'auteur du "Capital" sont inégalés. Cherchant un intitulé pour cette étude, je me suis souvenu d'une brochure titrée "Salaires, prix et profits" , à l'origine, un discours prononcé en 1865 par Marx à l'Association générale des travailleurs (la première Internationale). Trouvant qu'il convenait parfaitement, au premier mot près, je me le suis approprié.

Xavier Raufer

Chargé de cours à l'Institut de Criminologie de Paris
Université Panthéon-Assas - Paris II

LE CHIFFRE D'AFFAIRES MONDIAL DU NARCOTRAFIC : MYTHES ET ERRANCES

n Rappel

- En 1993, le commerce international (échanges de biens réels) équivaut à peu près à 10 000 milliards de dollars (\pm 55 000 milliards de f. 93), moitié importation, moitié exportation. Au plan financier, 1000 milliards de dollars/jour s'échangent à la même époque sur les marchés (5500 milliards de f.93), soit \pm 300 000 milliards de dollars/an (\pm 165 000 milliards de f.93). Cette année-là, les réserves totales des Etats se chiffrent à \pm 1200 milliards de dollars (6600 milliards de f.93), dont 300 en or (1650, en f.93). La Federal Reserve américaine, la Bundesbank, la Banque de France et la Banque de Chine détiennent ensemble \pm 1000 milliard de dollars, soit une journée d'échanges mondiaux.
- Le commerce international des stupéfiants constitue un marché. Hugues de Jouvenel le décrit ainsi dans le numéro spécial "économie politique de la drogue" de sa revue Futuribles : "Un marché en expansion au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest. Un marché organisé, comme le recommandent aujourd'hui les meilleurs consultants en management, en réseau à l'échelle planétaire à partir d'unités éminemment flexibles; tissant au gré des circonstances des alliances aussi bien avec la pègre qu'avec l' "establishment". Tel est le marché des drogues illicites".

n Chiffres

- Quelle est l'ampleur de ce marché ? Un premier réflexe de prudence amène à se méfier des chiffres mythiques, assésés pour impressionner le chaland, sans préciser le moins du monde s'il s'agit de prix de gros ou de détail, de chiffres d'affaires ou bien de bénéfices. Premier chiffre mythique : celui de 300 milliards de dollars (\pm 1971 milliards au taux de 6.57

ff pour US \$ 1, donné dans l'introduction) qui apparaît initialement en 1987 lors d'une conférence de l'ONU. On le compare alors volontiers aux 300 milliards de dollars du chiffre d'affaires mondial de l'énergie - lui-même fort sujet à caution selon les experts, qui ont le plus grand mal à y détecter les subventions, les productions d'énergie non marchandes, etc.

- En 1988, l'ONU donne d'autres chiffres : le CA des opiacés (opium + héroïne, 3100 tonnes au total) serait de \pm \$ 70 milliards (\pm 460 milliards de f.) et celui de la cocaïne (430 T.) de \pm \$ 30 milliards (\pm 197 milliards de f.).
- En 1989, pour l'ONU toujours, le CA mondial de la drogue, tous produits confondus, s'élève à \$ 500 milliards (3285 milliards de f.). la même année, le Groupe d'Action Financière Internationale (GAFI), nouvellement créé, fait ses propres estimations : pour l'Europe occidentale et les Etats-Unis, toutes drogues confondues, le CA est de \$ 122 milliards (\pm 801 milliards de f.), dont 85 milliards de dollars (\pm 558 milliards de f.) recyclés dans l'économie-monde. Ces investissements procurant aux narcos un rendement de \$ 230 000 (\pm 1,511 million de f.) à la minute. Sur ce chiffre d'affaires total, la cocaïne représenterait \pm 178 milliards de f. et l'héroïne, 62 milliards de f.
- En 1990 diverses sources américaines (commission du Sénat, départements ministériels) tentent d'estimer le CA de leur marché intérieur de la drogue : les chiffres vont de \$ 40 (\pm 263 milliards de f.) à 140 (\pm 920 milliards de f.) milliards.
- En 1991, Le Sénat américain fait toujours circuler le chiffre de \$ 300 milliards pour le CA mondial du narcotrafic et l'explique comme suit : les quantités estimées de production d'héroïne, cocaïne, cannabis, amphétamines, etc. dans le monde entier, multipliées par le prix de vente au détail de la consommation d'une année dans les grands pays développés d'Europe, d'Amérique du Nord et d'Asie-Pacifique). Part des seuls Etats-Unis : \$ 100 milliards (657 milliards de f.). mais cette année-là, le GAFI estime que ce CA mondial (prix de détail) est de l'ordre de \$ 600-800 milliards (3942/5256 milliards de f.)
- En 1992, le CA minimal de l'héroïne et de la cocaïne est estimé à \$ 150 milliards, gros et demi-gros, par une commission parlementaire US (\pm 900 milliards de f.92).
- En 1993, le GAFI donne le chiffre de 1500 milliards de f. pour le CA mondial du narcotrafic, dégageant un profit de 150 milliards de f. Ce qui ferait de cette "industrie" le second marché au monde, après celui de l'armement mais devant celui du pétrole.
- Dernières données disponibles : celles du GAFI en juin 1994 : elles donnent cette fois-ci le chiffre de 1600 milliards de f. pour le narcotrafic mondial.

n Europe : certitudes minimales et extrapolations

La centrale des stupéfiants de la police des Pays-Bas a fait en 1989 une étude approfondie sur le marché des narcotiques dans le pays, à partir de saisies opérées, des estimations recoupées du trafic et des prix de vente connus. Nous la reprenons ici en ayant fixé à 3ff. la valeur du Florin néerlandais :

Produit

CA minimum

CA probable *

CA possible **

Héroïne

918 millions f.

459 millions f. §

2,9 milliards f.

1,4 milliard f.

7,7 milliards f.

3,8 milliards f.

Cocaïne

1,2 milliard f.

594 millions f.

2,5 milliard f.

1,2 milliard f.

6,5 milliard f.

3,2 milliard f.

Total

2,11 milliards f.

1,05 milliard f.

5,4 milliards f.

2,6 milliards f.

14,2 milliards f.

7 milliards f.

* = "chiffre noir" moyen

** = "chiffre noir" fort

§ = en gras, à la ligne inférieure, les profits estimés du trafic

Il y a 15 millions d'habitants aux Pays-Bas. En prenant le CA minimum, dont on est sûr qu'il n'exagère pas la réalité, le trafic d'héroïne + cocaïne représente 140 f. par néerlandais. Si l'on applique ce chiffre aux 270 millions d'habitants de l'Europe de Schengen, le CA minimal du narcotrafic y était de ± 38 milliards de f. en 1989.

TRAFIC PLANETAIRE DE L'HEROÏNE

ET DE LA COCAÏNE : IGNORANCES

n Des connaissances lacunaires

Chaque année, une direction du Département d'Etat américain (International narcotic matters) publie un important volume sur ce qu'il sait du narcotrafic mondial. On y lit en exergue cet avertissement : "Gardons à l'esprit que les chiffres donnés ci-dessous sont théoriques. Ce sont des estimations de productions potentielles qui seraient réalisées si - et seulement si - toutes les plantes narcotiques récoltées étaient ensuite transformées en stupéfiants. Comme nos estimations n'intègrent pas les pertes en cours de fabrication, les productions réelles sont sans doute inférieures aux chiffres donnés ci-après, qui ne sont que de simples indications sur une échelle statistique". Principale consommatrice de stupéfiants au monde et de loin, l'Amérique a pour l'instant la cocaïne comme souci N°1. Et les pays qui la produisent se trouvent pour ainsi dire dans sa basse-cour, au nord de l'Amérique latine : Colombie, etc. Et cependant : "il y a d'énormes lacunes dans ce que notre gouvernement sait de ces organisations [les cartels]. Qui plus est, il fait rarement bon usage des informations fournies par nos policiers et agents de renseignement". Même son de cloche en France : "Un haut degré d'incertitude entoure les chiffres de production et de trafic des stupéfiants. Les productions nationales sont estimées à partir de la photographie aérienne des surfaces cultivées - technique imparfaite. Aux superficies sont appliquées des hypothèses de rendement pour aboutir à des évaluations de productions agricoles - rendements très variables. A leur tour, celles-ci se voient appliquer des coefficients techniques de transformation pour estimer les quantités de produits finaux purs - coefficients très variables. On sait également que l'héroïne et la cocaïne pures sont mélangées pour n'être fournies au consommateur qu'à des taux de dilution très variables. On opère donc une superposition de quatre estimations successives, chacune soumise à une forte incertitude. Cela rend le résultat final très aléatoire; mais il constitue une indication". Ainsi, l'ignorance du narcotrafic réel est admise et constitue une sorte de secret de Polichinelle pour happy few.

n Une ignorance totale

En 1993, le document le plus complet existant au monde en matière de stupéfiants (International Narcotic Matters, Département d'Etat américain) n'a pas fourni la moindre donnée sur la production d'opium/héroïne dans les pays suivants, où la culture et l'usage du pavot sont pourtant traditionnels : Asie centrale ex-soviétique dans son ensemble, Russie, Etats baltes ex-soviétiques, Iran, Cambodge, Vietnam, Chine (Yunnan). Rien non plus sur les plantations de pavot, repérées par des témoins quoique récentes, au Pérou et en Equateur. Rien enfin sur des plantations de coca, elles aussi récentes, dans l'Amazonie brésilienne.

n Comment s'y prend-on aujourd'hui pour savoir ?

On procède par triangulation.

- D'abord on essaie d'évaluer la production mondiale - l'offre : calcul du nombre d'hectares d'une plante donnée (coca, pavot) - détermination du résultat (fréquence et productivité moyenne des récoltes, etc.) - application d'un coefficient réducteur (impuretés, pertes) - transformation de la matière première - estimation de la valeur marchande en gros, à l'exportation. La méthode est très aléatoire : on ignore aujourd'hui d'immenses zones de production potentielles (voir plus haut) ainsi que l'essentiel des coûts de transport et d'achat des matières premières chimiques. Et personne ne sait, bien entendu, combien de laboratoires "tournent" au cours d'une année donnée.

- Ensuite on tente d'estimer les besoins des consommateurs - la demande : évaluation des besoins annuels d'un toxicomane (fréquence de l'usage, doses consommées, pureté du produit) - multiplication par X toxicomanes dans un pays donné (extrapolations à partir de sources policières et de santé publique) = demande annuelle dudit pays. Fiabilité également faible (voir plus loin, p 11)

- Enfin, on applique un coefficient multiplicateur aux saisies opérées : suivant une idée reçue qui veut qu'on saisisse X% (5 ? 10 ? 20 ?) de la production des stupéfiants, on obtient ainsi, par hypothèse, la production mondiale. Vraiment ? Non : voir le chapitre suivant, p 12.

n Difficultés supplémentaires

- Observation : parfaite pour les grandes plantations et les grands laboratoires, la détection par satellite est totalement inadaptée aux petites parcelles et aux mini-labos dispersés en brousse. Et parfaitement inopérante pour des labos, même grands, situés dans des bidonvilles de métropoles du tiers-monde.

- Agriculture : comment connaître la fertilité d'un sol ? la variété d'une plante, dont dépend le taux d'alcaloïdes qu'elle contient ? Comment avoir des données climatiques régulières ; des informations sur la maturité d'une plantation donnée et les maladies qui éventuellement l'affectent, les techniques agricoles utilisées, les pertes au moment de la récolte ? Là, l'observation par satellite est de bien peu d'utilité.

- transformation : comment se tenir informé de l'évolution des techniques de stockage et de conservation de la matière première (feuilles séchées de coca, opium) ? Des protocoles chimiques utilisés par tel labo, de sa taille et de sa sophistication ?

Ces questions ne sont pas gratuites. Dans la zone grise d'Amérique latine, par exemple, les choses ont évolué très vite depuis trois ans :

- . Les fermiers se sont substitués aux chimistes pour le premier stade de production de la cocaïne (pâte base),

- . Le savoir-faire s'étant répandu, il y a plus de chimistes et de ce fait, leurs salaires ont baissé. Ces derniers maîtrisent désormais des techniques élaborées de recyclage et ré-utilisation des produits chimiques nécessaires à la chimie de la cocaïne. En Bolivie, disent des sources locales, ces progrès permettent de produire deux fois plus de cocaïne avec

deux fois moins de feuilles...

Une précédente phase d'évolution avait conduit la Drug Enforcement Agency (DEA) américaine à modifier ses tables de calcul dès 1989. Jusqu'en 1988 elle estimait que les 193 916 hectares (connus) plantés en cocaïer en Amérique latine pouvaient donner 454 tonnes de cocaïne pure. En 1989, la capture de plusieurs labos et l'analyse de leur productivité amène la révision suivante. Les 193 916 hectares ont bien fourni 227 055 tonnes de feuilles séchées - là, pas de changement. Mais une technologie plus élaborée que la DEA ne l'imaginait permet aux labos de tirer 1 kilo de pâte-base de 132 kilos de feuilles - et non pas 200 à 350 kilos, comme on le croyait - et donc de produire 1720 tonnes de pâte base. A raison de 2,5 k de celle-ci pour 1 kilo de cocaïne, ce sont 688 tonnes de cocaïne - et non pas 454 - que les narcos ont pu manufacturer en 1988...

- Transport : là aussi, des transformations ont brouillé les modes habituels de calcul. Les cartels ont créé des sociétés de fret spécialisées, hautement professionnelles; et les "indépendants", pilotant le plus souvent des avions de tourisme, sont désormais payés, non plus en dollars, mais en pâte-base ou en cocaïne et sont ainsi associés à la chaîne de production et d'exportation du cartel.

- Habillages politiques : il est bien connu que les organismes répressifs des pays développés font évoluer leurs statistiques autant en fonction de leurs besoins propres (coup de pub' = baisse; menace budgétaires = hausse) que de la réalité du narcotraffic, qu'ils essaient de cerner grâce aux méthodes dépeintes ci-dessus. D'où de considérables différences d'appréciation entre "boutiques". Ainsi en 1991, la DEA estime à 380 tonnes la production mondiale d'héroïne et Interpol, à 460 tonnes... Même situation dans le domaine des saisies, comme on le verra plus bas. Au total, un flou tel qu'en 1988, l'ONU pouvait donner pour la production d'opium une fourchette de 2433/3308 tonnes, mais déclarait prudemment que la récolte pouvait fort bien avoir atteint les 5000 tonnes sans que nul n'en sache rien.

n En France, ignorance de la demande

Combien y a-t-il de toxicomanes en France et que consomment-ils ? Nul n'en sait rien. C'est ce que déclare au Figaro, en mai 1994, Françoise Facy, épidémiologue à l'Inserm et éminente spécialiste: "Quand j'ai commencé à m'intéresser à ce problème, voici dix ans, on disait qu'il y avait 90 000 héroïnomanes. personne ne savait d'où venait ce chiffre, même ceux qui le faisaient circuler. Deux ans plus tard on a dit qu'ils étaient 100 000 et encore plus tard 120 000. Personne ne connaît en réalité leur nombre exact". C'est que les études épidémiologiques sur les toxicomanes posent des problèmes énormes. D'abord : qu'est-ce qu'un drogué ? Une personne qui use de substances illicites ? Ou seulement celle qui est en état de pharmaco-dépendance ? Cela, plus les symptômes peu clairs, la quasi-clandestinité de populations toxicomanes elles-mêmes instables et mouvantes et leur réticence au fichage, font de l'évaluation de cette population un vrai casse-tête. On ignore même le taux de mortalité réellement dû à la toxicomanie !

HEROÏNE ET COCAÏNE : LES SAISIES MONDIALES, UN TERRAIN SOLIDE ?

- Idée reçue N°1 : les évaluations de l'offre et de la demande sont fort sujettes à caution; mais au moins, les chiffres des saisies sont fiables. En réalité, rien n'est moins vrai. Dans les pays producteurs et de transit, tous situés hors du cercle étroit des pays développés, les statistiques touchant aux stupéfiants - notamment aux saisies - sont "habillées" en fonction des besoins de la cause. Exemple du Mexique : on n'y intercepte qu'un avion de la drogue en janvier/février 1993, au lieu de quatre les deux mêmes mois de 92 et on y saisit 22,5% de cocaïne en moins. Le gouvernement de Mexico crie victoire : les narcos n'osent plus

traverser notre pays ! Mais on note en même temps une forte augmentation des saisies des stupéfiants locaux : héroïne, marijuana, etc. Triomphe des mêmes : nos services anti-drogue sont toujours plus efficaces ! Or partant des mêmes paramètres, un esprit chagrin pourrait démontrer exactement inverse. Et quand les sources locales sont vérifiables, les surprises peuvent être fort mauvaises. Ainsi, le Pérou déclare-t-il en 1987 avoir saisi et détruit 40 tonnes de cocaïne. Enquête méthodique de l'antenne de la DEA de Lima qui arrive, elle, au total nettement moins reluisant de 60 kilos... Pourquoi cette différence ? parce qu'au Sud, la corruption aidant, les cargaisons supposées "saisies" sont souvent récupérées par les narcos et remises dans le circuit commercial... Tout en restant comptabilisées comme confisquées.

- Idée reçue N°2 : les forces anti-drogues saisissent au niveau mondial une part fixe des stupéfiants produits et transportés par les narcos. 10%, par exemple, pour l'héroïne. Or la réalité semble beaucoup plus modeste, ainsi que le prouve le cas du Triangle d'Or. Production d'opium du Triangle d'Or en 1992 (estimations recoupées) : 2700 tonnes. usage régional sous forme d'opium : ± 20%, restent 2160 tonnes. Pertes techniques, impuretés, etc. : 30% de la récolte. Les 1512 tonnes restantes donnent ± 151 tonnes d'héroïne pure.

Saisies durant l'année 1992 : Birmanie, 266 kilos d'héroïne; Chine, 4 tonnes, Thaïlande : 996 k.; Hongkong : 581 k. Les "signatures" chimiques prouvent que ±60% de l'héroïne saisie aux Etats-Unis et au Canada en 1992 provient du Triangle d'Or. 1,61 t. au total, soit 996 k. pour le Triangle d'Or. Reste du monde : saisies minimales d'héroïne de cette provenance. Total des saisies importantes : 6,81 t.

Sachant que les voisins du Triangle d'or voient passer l'essentiel de l'héroïne locale et que l'Amérique du nord est son marché essentiel; considérant enfin que toutes les saisies proviennent de la récolte 1992, on confisque à peine plus de 4% de l'héroïne du Triangle d'Or et non 10%. Au total, une taxe, ou une "démarque inconnue" comme on dit dans les hypermarchés, très supportables par le narcotrafic.

n Chiffres disponibles.

C'est dire la fragilité des données disponibles. Mais, sérieuses ou non, les voici.

HEROÏNE

- Saisies en 1993 dans l'Asie proche du Triangle d'Or : Birmanie, 280 k.; Chine, 4,2 t.; Inde, 1,1 t.; Hongkong, 174 k.; Malaysia, 264k.; Singapour, 40 k.; Thaïlande, 1,9 t. (Source : Département d'Etat, Washington. Pour la même année 1993, les sources locales Thaïlandaises donnent les prises suivantes : héroïne, 733 k.; morphine, 117 k. opium, 115 k. Saisies dans ce même pays les années précédentes : 1988, 2,26 t.; 1989, 745 k.; 1990, 1,16 t.; 1991, 1,69 t.; 1992, 99 k.)

- Saisies mondiales : 1983, ± 11,9 t.; 1984, 10,7 t.; 1985, 14,2 t.; 1986, 15,8 t.; 1987, 17 t.; 1988, 24,4 t.; 1989, 24, 2 t. (Département d'Etat, DE) ou 15 t. (ONU); 1990, 23,4 t. (DE) ou 19 t. (ONU); 1991, 19 t. (ONU); 1992, 23 t. (DE + ONU).

- En 1992, 51 pays ont répondu de façon exploitable, aux questionnaires d'Interpol sur les saisies d'héroïne; 6 pays d'Afrique, 6 du continent américain (nord & sud); 24 pays d'Europe (ouest & est), 13 du Proche & Moyen-Orient; 2 d'Océanie. Total des saisies ces 51 pays : héroïne, 17, 25 t.; opium, 47,5 t.

- A titre de comparaison : saisies d'héroïne en France en 1993 : 385 k. (17% de plus qu'en 1992).

COCAÏNE

- 1993 : saisies de cocaïne autour de la zone grise d'Amérique Latine + Amérique du nord : Colombie, 22 t.; Equateur, 1 t.; Pérou, 470 k.; Venezuela, 2 t.; Antilles Brit., 700 k.; Antilles Néerl., 1,2 t.; Antilles franç., 1,2 t., Costa Rica, 610 k.; Salvador, 8,15 t.; Guatemala, 7,5 t.;

Honduras, 2,6 t.; Mexique, 46 t.; Nicaragua, 558 k.; Panama, 5,7 t.; Bahamas, 1,9 t.; Rep. Dominicaine, 1 t.; Haïti, 170 k.; Jamaïque, 160 k.; Brésil, 7,7 t.; Bolivie, 12,1 t.; Etats-Unis, 108 t.; Canada, 5 t. Total : ± 194, 4 t.

- Saisies mondiales : 1983, ± 41 t.; 1984, 59,5 t.; 1985, 56,3 t.; 1986, 128 t.; 1987, 152 t.; 1988, 213 t.; 1989, 263 t. (Département d'Etat, DE) ou 232t. (ONU); 1990, 292 t. (DE) ou 247 t. (ONU); 1991, 341 t. (ONU); 1992, 281 t. (DE); 1993, 229 t. (DE) ou 289 t (ONU). La DEA semble plus proche de l'ONU, puisqu'elle estime la production mondiale de cocaïne pour 1993 à ± 880 tonnes, dont 1/3 (± 293 t.) serait saisi.

- En 1992, 56 pays ont répondu de façon exploitable, aux questionnaires d'Interpol sur les saisies de cocaïne; 10 pays d'Afrique, 9 du continent américain (nord & sud); 25 pays d'Europe (ouest & est), 7 du Proche & Moyen-Orient; 3 d'Asie et 2 d'Océanie. Total des saisies ces 56 pays : 102,5 t.

- A titre de comparaison : saisies de cocaïne en France en 1993 : 1,72 k. (5% de plus qu'en 1992).

HEROÏNE ET COCAÏNE : LES ETATS-UNIS, MARCHE - PHARE

n Là aussi, bien des incertitudes

En 1989, un département du ministère US de la santé estime que les "consommateurs réguliers" de cocaïne sont ± 860 000; mais en mai de l'année suivante, une commission sénatoriale révisé sévèrement la copie. On a tout simplement oublié de compter les instables, les marginaux et les SDF dans l'enquête. Résultat, les "utilisateurs réguliers sont ± 2,2 millions.

En 1990 toujours, un ensemble de trois départements ministériels et commissions parlementaires de Washington donnent leurs estimations sur la valeur financière du marché intérieur américain des stupéfiants. une première source évalue celui de la cocaïne (prix de détail, vente dans la rue) de la cocaïne à \$ 40 milliards (± 263 milliards de f.) et celui de l'héroïne (idem) à 20 milliards de dollars (± 131,5 milliards de f.). la seconde estime le marché de la cocaïne à ± \$ 28 milliards (± 184 milliards de f.); la troisième : héroïne, ± \$ 12,3 milliards (± 81 milliards de f.) et celui de la cocaïne + crack à ± \$ 17,5 milliards (± 115 milliards de f.).

En 1993, toujours pour la cocaïne, les utilisateurs réguliers sont estimés à 2/2,2 millions. Mais la pureté de la coke vendue dans la rue a baissé : 1988, pureté moyenne de ± 90%; 1992, de ± 83% en gros, 64% dans la rue.

Enfin, une étude de la RAND (dont le "Drug Policy Research Center" a une réputation de grand sérieux) donne les éléments suivants sur la population cocaïnomane :

- . 1985 : ± 9 millions d'utilisateurs (occasionnels + réguliers),

- . 1992 : ± 7 millions d'utilisateurs (occasionnels + réguliers)

- . Les "réguliers" consommeraient l'équivalent de 140 grammes de cocaïne pure par an,

- . La consommation américaine en 1992 serait de ± 315 tonnes de cocaïne pure.

n Le marché de l'héroïne

D'abord l'avis d'un des "experts" que l'on entend peu : les narcotrafiquants. Celui-ci, Sal Polisi, est associé (mais pas mafieux initié lui-même) aux Familles Gambino et Colombo, de New York. Repenti, il parle de la scène américaine de l'héroïne au début de la décennie 80 : "New York est la capitale de l'héroïne pour les Etats-Unis. Il y a un million d'héroïnomanes dans le pays, dont 300 000 dans la ville".

En 1993, cette population est officiellement estimée à 600 000, nationalement - des chiffres qui semblent faibles aux experts - dont une moitié à New York. La consommation du pays serait de ± 20 t. d'héroïne pure par an (sur une production mondiale estimée à ± 350 tonnes).

- Origine de l'héroïne saisie en 1992 dans la rue : Triangle d'Or, 60%; Croissant d'Or, 32%, Mexique, 10%. Notons la percée du Triangle d'Or sur le marché New Yorkais : 1984, 24%; 1985, 35%; 1988, 70%; 1992, 80%.
- Pureté moyenne de l'héroïne saisie en 1992 dans la rue : Croissant d'or, 56%; Triangle d'Or, 34,5%, Mexique, 25,5%. Toutes héroïnes confondues, la pureté moyenne était de 7% en 1982; 26,5% en 1991, 37% en 1992. Fin août 1994, une quinzaine de surdoses mortelles en une semaine à Manhattan (3 ou 4 d'ordinaire) est provoquée par des deals d'une "China white" pure à 94%. A New York, la pureté moyenne va aujourd'hui de 45 à 65% et les prix ont fortement baissé.

n La dimension financière

Cocaïne, estimation basse : 300 tonnes en 1993, au prix de gros médian vérifié de \$ 20 000/kilo, soit ± \$ 6 milliards (33 milliards de f. 94),

Héroïne, estimation basse, 20 tonnes pures en 1993, au prix de gros médian vérifié de \$ 145 000/kilo, soit ± \$ 3 milliards (16,5 milliards de f. 94),

Au total, un marché de gros de ± \$ 9 milliards de dollars, soit près de 500 milliards de francs/94.

Dernier élément révélant l'ampleur du narcotrafic aux Etats-Unis : pratiquée dans un laboratoire réputé de criminalistique, l'analyse aléatoire de millions de billets de banque montre qu'ils portent dans leur immense majorité des traces infimes de cocaïne. La plupart des petites coupures en usage dans le pays ont donc servi à des achats de coke, à un moment ou un autre.

COCAÏNE : ELEMENTS SOMMAIRES D'AGRICULTURE ET DE CHIMIE

- Dans les grandes vallées de Bolivie et du Pérou, les arbustes à coca (cocaïers) arrivent à l'âge adulte à 2 ans; ils produisent pendant une quinzaine d'années - de 3 à 4 récoltes/an - mais parfois jusqu'à 30 ans. Chaque année, un hectare (ha.) de cocaïer produit en moyenne :

. Dans le Chapare bolivien, ± 2,75 t. de feuilles séchées/ha.

Dans le Chapare, on estime que 390 kilos de feuilles séchées permettent de produire 1 kilo de cocaïne; dans le Yunga, autre province bolivienne, il en suffit de 330.

. Dans le Huallaga péruvien, ± 2 t. de feuilles séchées/ha.

Au Huallaga, selon les expositions, l'hectare produit entre 1,5 et 2,3 t. de feuilles/an (de 350 à 600 k. de feuilles/ha. par récolte, à raison de 3 récoltes/an.

En moyenne toujours, les pertes agricoles de feuilles atteignent ± 1/3 de la récolte.

- La chimie de la cocaïne passe par 4 stades :

. La pâte-base, qui se fait à proximité même du lieu de la récolte, par piétinement des feuilles trempées dans une solution acide, dans un puits creusé en terre, aux parois recouvertes de bâches plastiques. Il faut pour produire 1 kilo de pâte-base 11 litres de kérosène, 4 kilos de chaux et 1 litre d'acide sulfurique.

. L'agua-rica (Eau riche, en alcaloïdes), qui se fait dans un second puits, par addition de carbonate de soude, de kérosène et d'acide sulfurique. Il faut 37 litres d'agua-rica pour faire ± 1 kilo de cocaïne-base

. La cocaïne-base, elle, se prépare en laboratoire, grâce à un processus de décantation et de filtrage qui implique l'usage de bicarbonate de soude, permanganate de potasse et d'acide sulfurique,

. Dernier stade : la réalisation de chlorhydrate de cocaïne. Au laboratoire toujours, on dissout la cocaïne-base dans l'éther ou l'acétone et on précipite cette solution dans l'acide chlorhydrique; après séchage reste le produit final : des cristaux de Cocaïne HCL.

- Les quantités. Suivant la richesse en alcaloïde de la plante et la sophistication des

“chimistes”:

. FORTE : ± 1 tonne de feuilles de coca peut donner 21 kilos de pâte-base; donc 7 k. de cocaïne HCL.

. FAIBLE : ± 1 tonne de feuilles de coca peut donner 5 kilos de pâte-base; donc 2 kilos de cocaïne base; donc 1, 7 k. de cocaïne HCL.

• Au total, un ha. de cocaïer donne entre 6 et 9 kilos de cocaïne HCL par récolte. Un “grand” laboratoire colombien peut produire de 6 à 7 tonnes de cocaïne HCL/mois. Un laboratoire péruvien “moyen” peut produire jusqu’à 200 kilos de cocaïne-base/jour.

COCAÏNE : GEOGRAPHIE ET PHASES DE PRODUCTION

• Le Département d’Etat américain, estimait en 1992 la production mondiale théorique de cocaïne à 211 700 hectares, 336 300 tonnes de feuilles, de 955 à 1165 tonnes de cocaïne HCL (C/hcl). En 1993 : 195 700 hectares repérés, donnant de 770 à 805 tonnes de C/hcl (estimation de la DEA : ± 880 t.). Pérou : 450 à 480 t. de C/hcl; Bolivie, ± 255 t. (DEA : ± 190 t.); Colombie, ± 65 t.

n Pérou

Il y aurait dans la totalité du Pérou de 150 à 300 000 ha. de cocaïers - point moyen : ± 200 000 ha. - et ce pays assurerait entre 60 et 70 % de la production mondiale de coca à C/hcl. Début 1993, il y avait au Pérou ± 130 000 ha repérés; plutôt près de 110 000 à la fin de l’année. En majorité dans la vallée du Haut-Huallaga, elle-même vaste de 15 000 Km² - un peu plus que l’Irlande du nord... La production de masse de coca dans cette vallée date de 1978 (12 000 ha.). Il y en avait 28 000 ha. en 1980 et 210 000 en 1988 (apogée) - dont 200 000 illicites. Plusieurs dizaines de milliers de familles (de 60 à 300 000 selon les années) y vivent de la coca-culture.

La coca-économie fait vivre au Pérou ± 15% de la population active (plus de 50% des chômeurs). En 1990, la vente clandestine de pâte-base, de feuilles séchées ou de C/hcl aux cartels colombiens représentait plus du quart du montant des exports péruviens.

Enfin, pendant la décennie 80-90, la guérilla dégénérée maoïste connue sous le nom de “Sentier lumineux” tire de \$ 20 à 100 millions (de ± 131 à 657 millions de f.) par an du narco-business, sous forme d’ “impôt révolutionnaire” ou de “taxes de décollage” des aéroports clandestins qu’elle contrôlait. Cette taxe est levée sur les avions de la drogue, emportant le plus souvent des cargaisons de pâte-base ou de cocaïne-base vers les laboratoires des cartels colombiens (sis en Colombie, au Venezuela ou au sud du Panama), pour y être raffinés en cocaïne HCL. Au début des années 90, on compte de 1500 à 1600 vols de cette nature par an au Pérou. Chaque avion transporte de 300 à 450 kilos; la “taxe”, elle, va de \$ 5 à 10 000 (32 850 à 65 700 f.) par vol.

n Bolivie

Fin 1993, il y avait en Bolivie de 47 à 50 000 ha. de cocaïers (35 000 ha. en 1975; de 56 à 90 000 ha. en 1988). Première exportation du pays, la cocaïne emploie ± 20% de la population active et lui rapporte 4 fois plus que l’étain. En 1990, un “cocalero” bolivien (paysan producteur de coca) gagne de \$ 1000 à 2500/an par hectare de cocaïer; comme la taille moyenne d’une exploitation dans les zones de production est de ± 2 ha, le revenu annuel moyen du cocalero est de \$ 4 à 5000. Les narcos locaux, fédération souple de ± 150 gangs en général associés aux cartels colombiens, sont nettement plus riches. Ils investissent ± \$ 600 millions/an dans l’économie de leur pays (± 20% du PNB). D’où l’aspect bizarre du poste “balance des paiements” de la comptabilité nationale bolivienne. L’argent noir de la cocaïne ne figure évidemment pas dans les “entrées” de la comptabilité du pays; mais paye en revanche des produits importés. D’où en 1987, par exemple, un surplus de \$

417 millions, dont 226 au poste "erreurs & omissions"...

n Colombie

La Colombie n'a jamais été un grand producteur de coca. Elle en cultivait ± 42 500 ha. en 1989, et vers 38/40 000 ha. fin 1993. Mais un certain durcissement de la répression en Bolivie et au Pérou pousse aujourd'hui les cartels à accroître la production agricole colombienne. Au total, selon un sénateur américain (séance du Sénat US du 20 avril 94), le narco-business procurerait à la Colombie de \$ 3 à 4 milliards/an; alors que le pétrole, sa seconde exportation, ne lui rapporte que \$ 1,5 milliard/an.

COCAÏNE : FORMATION ET EVOLUTION DES PRIX

Les données disponibles sur le narcotrafic sont floues, nous l'avons vu. Et les rares à posséder une précision minimale nous parviennent tard. Ainsi devons nous utiliser ici les prix de 1990 et 1992, malgré nos efforts pour en trouver de plus récents. Des imprécisions et délais qui interdisent en fait toute détection précoce des évolutions du marché des stupéfiants et l'élaboration de diagnostics opérationnels.

n Dans la zone de production

- Les feuilles du cocaïer se vendent par "cargas", boisseaux de ± 50 kilos. Le prix de ces balles varie selon la répression; baissant vite et fort quand on démantèle un laboratoire important, montant tout aussi vite quand la manufacture de C/hcl va bon train. Exemple : en juillet 1986 la DEA lance en Bolivie l'opération "blast furnace" visant à anéantir une chaîne de labos; juste avant, la carga se vend \$125 (± 822 f.); après, \$20 (± 132 f.). En août 1989, la carga vaut \$85 (± 560 f.) mais la guerre éclate entre le cartel de Medellin et le gouvernement colombien; en janvier 1990, le boisseau tombe à \$ 10 (± 66 f.). Au Pérou, la tonne de feuilles vaut \$600 (± 3940 f.) en 1990.
- Le kilo de pâte-base vaut de \$ 250 (± 1640 f.) à 400 (± 2630 f.) en Bolivie en 1990; ± \$325 (± 2135 f.) au Pérou. En 1991, au Pérou, \$ 250 (± 1640 f.); en 1992 en Bolivie, \$ 350 (± 2300. f.). Le kilo de cocaïne-base : de \$ 1500 (± 9850 f.) à 1750 (± 11 500 f.) en Bolivie en 1990. La C/hcl pure : de \$ 1900 (± 12 480 f.) à 2500 (16425 f.) le kilo en Bolivie en 1990. [le kilo vaut alors de \$ 16 0000 (105 120 f.) à 25 0000 (164 250 f.) à Miami].

Prix du kilo de cocaïne HCL pure

Pays

1987

1990

Bolivie

\$ 1250/1800

f. 8215/11 825

\$ 1500/2500

f. 9855/16 425

Colombie

\$ 1200/3000

f. 7884/19 710

\$ 700/1600

f. 4600/10 512

Pérou

\$ 1700/4000

f. 11 170/26 280

\$ 2000/3500

f. 13 140/22 995

Brésil

\$ 7000/9000

f. 45 990/59 130

\$ 3000/7000

f. 19 710/45 990

- En 1982 (pour mémoire) : production agricole suffisante pour 1 kilo de C/Hcl , ± \$ 7 (46 f.); raffinage, ± \$ 1000 (6750 f.); transport hors d'Amérique latine, \$ 5000 (32 850 f.); marketing Etats-Unis, \$ 3000 (19 710 f.). Prix de gros \$ 40/50 000 (262 800/328 500 f.). part du Cartel : ± \$ 30/40 000 (197 100/262 800 f.).

- En 1986 : 1 kilo de C/hcl "à la ferme" en Bolivie : \$ 1200 (7884 f.); marché de gros colombien, \$7000 (45 990 f.); marché de gros Miami, \$ 20 000 (131 400 f.).

- En 1988 : 1 kilo (moyen) de pâte-base dans la zone de production, \$ 325 (2135 f. - bénéfice, \$ 50, 328 f.); cocaïne-base, \$ 1100 (7227 f. - bénéf. \$200, 13 140 f.); C/hcl zone de production, \$ 4000 (26 280 f. - bénéf. \$ 1900, 12 483 f.); C/hcl Miami \$ 14/18 000 (92/118 000 f. - bénéf. \$ 9/12 000, 59/79 000 f.)

n Exemple de comptabilité pratique

Un repenti du cartel de Medellin confie en 1987 son livre de compte au FBI. On y trouve tout le détail d'une livraison qu'il a fait en 1985 pour le compte des Ochoa. Il s'agit de 1621 kilos de C/hcl vendus :

. 783 kilos à \$ 24 000 (157 680 f.) le k.

. 312 kilos à \$ 21 000 (137 970 f.) le k.

. 526 kilos à \$ 20 000 (131 400 f.) le k.

Soit au total \$ 35 864 000 (235, 7 millions de f.).

Là dessus, les frais de transport s'élèvent à \$ 5500 (36 135 f.) le kilo (\$ 8, 92 millions [58,7 millions de f.] pour la cargaison) :

. Pilote américain, \$ 2500/k. (16 425 f.)

. Opérateur colombien aux Etats-Unis, \$ 2000/k. (13 140 f.)

. Opérateur américain aux Etats-Unis, \$ 1000/k. (6570 f.)

Au départ de Colombie, la cargaison représente donc une valeur marchande de ± \$ 27 millions. (177, 5 millions f.) ce qui donne une tonne moyenne à ± \$ 16, 5 millions (108,5 millions de f.). A l'époque, cette seule filière des Ochoa - ils en ont d'autres et ne sont eux-mêmes qu'un seul segment du cartel de Medellin - importe 4 tonnes de cocaïne/mois en Floride.

n Structuration des prix en 1993

- GROS (CARTEL) : Il vend sa cocaïne HCL pratiquement pure. Devant l'abondance de l'offre, prenons le cas d'un kilo vendu \$ 12 000 (78 840 f.) à Miami. Dans leur ensemble, les cartels vendent ± 50 tonnes/mois

- DEMI-GROS / Première coupe du négociant "régional". (en moyenne, un tel individu doit vendre ± 200 kilos/mois) Celui-ci ajoute 20% d'excipient (quinine, amphétamines, vitamine B, en poudre) au kilo et revend les 1200 grammes comme "purs". ce qu'il a acheté \$ 12 000 vaut donc désormais \$ 14 400 (94 610 f.) Il revend alors le kilo au

- DEMI-GROS / Seconde coupe du négociant "local". (un tel individu vend ± 25 kilos/mois). Il rajoute 50% d'excipient et revend les 1500 grammes par paquets de 125 g. Son kilo et demi vaut donc \$ 18 000 (118 260 f.). Il vend au

- DETAIL / Dealer de rue. (1 à 2 kilos vendus chaque mois, par gramme). Il rajoute lui-même 100% d'excipient et revend par gramme ses 125 g. devenus 250 au

- DETAIL / Consommateur privé qui paye son gramme ± \$ 80 (526 f.) en 1993.

- A la fin du processus :

- . Après trois coupes successives, le kilo original, pur, s'est transformé en 3000 doses d'un gramme,
- . Ce kilo a rapporté (prix de vente) : \$ 12 000 (78 840 f.) au cartel; aux négociants (cumulés) \$ 32 400 (212 870 f.); aux dealers de rue (cumulés) \$ 240 000 (1, 577 million de f.); donc, cumulativement, \$ 284 000 (1, 866 million de f.) en cash.
- . Sur le territoire des Etats-Unis, ce kilo a rapporté (profit) : aux négociants (cumulés) \$ 8 400 (55 190 f.); aux dealers de rue (cumulés) \$ 142 000 (932 940 f.); donc, cumulativement, \$ 150 400 (988 130 f.) en cash.
- CHIFFRE D'AFFAIRES
- . Négociant régional : ± \$ 450/500 000/ (2, 96/3, 3 millions de f.) mois
- . Négociant local : ± \$ 150 000 (985 500 f.)/mois
- . Dealer de rue : ± \$ 80/90 000 (526/592 000 f.)/mois.

n Le marché en 1993

- Etats-Unis : Le prix de vente d'un kilo de C/hcl, moyenne pour tous les Etats-Unis va de \$ 11 à 40 000 (60/220 000 f. 93) à la mi-1993, le kilo de crack, de \$ 17 à 35 000 (94/193 000 f. 93) (35 g de cocaïne, une once, permettent de faire ± 300 cailloux de crack). La coke la moins chère s'achète à Los Angeles, la plus coûteuse à Chicago. Miami se situe dans une honnête moyenne
- Reste du monde : prix moyen pour l'Europe occidentale : ± \$ 40 000 (7220 000 F. 93)/k.(la moins chère, en Espagne, la plus coûteuse au Danemark); pour le Japon : ± \$ 65 000 (358 000 f. 93)/k.

CARTELS : CHIFFRES D'AFFAIRES ET PROFITS

Selon des sources officielles recoupées de plusieurs pays d'Amérique latine et les témoignages de quelques "repentis", la production agricole de la coca, ou encore l'acquisition de matière première, ou pré-traitée (pâte-base, agua rica ou même cocaïne-base); les transformations chimiques finales; la contrebande (transport clandestin); la sécurité de l'ensemble du dispositif (renseignement et corruption); tout cela ne représente pas plus de 20% du prix de gros - aujourd'hui encore. Ce malgré la lourdeur d'un appareil productif où l'on trouve des experts agronomes et des cultivateurs; des ingénieurs et techniciens de la chimie, des transporteurs, des exportateurs, des grossistes, des juristes, des financiers et enfin des spécialistes dans le domaine de la sécurité et du renseignement. Ainsi, le profit disponible s'élèverait au montant astronomique de 70 à 80% du revenu brut - 50% dans le pire des cas.

- Pour la banque centrale colombienne, le CA du narcotrafic est en 1988 de \$ 4 à 5 milliards (± 26 à 33 milliards de f.) soit 12, 25 % du PNB colombien. Première exportation légale à l'époque, le café rapporte \$ 1,5 milliard (± 10 milliards de f.) au pays. Dès 1984, la flottille d'avions de tourisme "Air America" - travaillant à façon pour le clan Ochoa - rapporte à chaque vol Etats-Unis-Medellin des cargaisons de \$ 6 à 8 millions en petites coupures... Au total, toujours d'après l'institut d'émission colombien, les cartels auraient réalisé sur la décennie 1980-90 ± \$ 43 milliards (± 282 milliards de f.) de CA. et un profit de \$ 22 milliards (± 144 milliards de f.) minimum. Une moitié de ce profit est investi en Colombie et le reste dans l'économie mondiale, en passant par des paradis fiscaux. Les cartels souhaitent-ils opérer un placement de père de famille ? Ils souscrivent aux bons émis par le gouvernement ou le Trésor des Etats-Unis. A raison d'un milliard de US\$ placé chaque année de 1980 à 90, ils disposent à la fin de la décennie d'un montant capitalisé variant entre \$ 17,8 et 20 milliards (± 117 à 131 milliards de f.) selon la formule choisie.
- Prenons 1992. On produit cette année-là 660 t. de cocaïne minimum. Retirons-en 20%

(saisies, pertes techniques, production ou livraison, etc.). Restent 528 t. de C/hcl. Cette année-là, le prix de gros médian d'un kilo de cocaïne pure, livré à Miami, est de \$ 20 000. Revenu brut : \$ 10 milliards 560 millions (58 milliards de f.92). Imaginons une série noire frappant les cartels en 92, ramenant le profit disponible à 60% : il était quand même de \$ 6 milliards, 336 millions (\pm 35 milliards de f.92)...

- Point haut en 1993 (production de 770 t. de C/hcl) : en conservant les mêmes paramètres, le profit s'élevait à \$ 7, 392 milliards (40 milliards de f.93). Avec un point bas à 550 t. de production, un kilo vendu \$ 14 000 à Miami et un profit de 50% - scénario catastrophe pour les cartels - le bénéfice net était toujours de \$ 3,08 milliards (17 milliards de f.93)...

HEROÏNE : ELEMENTS SOMMAIRES D'AGRICULTURE

- Dans le Triangle d'Or, le pavot est semé à l'automne; les pétales tombent fin janvier. Début février, le bulbe est scarifié à la main, fleur par fleur : une sève blanchâtre s'écoule des plaies et se coagule, c'est le latex, matière première de l'opium. En Afghanistan, les semailles ont lieu vers octobre-novembre (dans des zones situées entre 1800 et 2500 m. d'altitude) et la récolte a lieu au printemps.

- Dans le triangle d'Or, de 2500 à 3000 tonnes d'opium (estimations recoupées) sont récoltées depuis le début de la décennie 1990. 2 à 300 tonnes sont consommées dans la région sous forme d'opium (médical, ou en fumeries). Prenons un point moyen à 2500 tonnes - 250 t. à usage local, restent 2250 t. Retirons-en encore 30% (impuretés, etc.) restent 1575 t. à raffiner en héroïne (\pm 150 t.).

- Pourcentages : 500 000 fleurs de pavot du Triangle d'Or donnent 10 k. d'opium, donc 1 k. d'héroïne. Un hectare de pavot = \pm 660 000 fleurs, soit 1,3 k. d'héroïne. Idem en Thaïlande (1,1 à 1,2 k. d'héroïne à l'hectare de pavot).

La chimie de l'héroïne est des plus complexes et le passage du pavot à une "blanche" comme la "China White" (pure à plus de 95%) demande 16 étapes successives (4 pour la cocaïne), qu'il serait fastidieux de décrire par le menu. Disons simplement que les laboratoires d'héroïne sont en général plus petits que ceux de la cocaïne. Exemple : de 1979 à 1984, la célèbre "Pizza connexion" sicilo-américaine a permis à des mafieux des deux mondes d'importer \pm 750 kilos d'héroïne à New York. (\$ 1,6 milliard dans la rue). La "poudre" était produite en Sicile avec de la morphine-base fournie par un "parrain" turc, chacun des 5 laboratoires raffinant de 50 à 80 kilos d'héroïne pure par semaine.

HEROÏNE : GEOGRAPHIE ET PRODUCTION

- Production mondiale d'opium estimée en 1992 : \pm 3690 t.

n TRIANGLE D'OR : Opium 1986-1989

Pays

1986

1987

1988

1989

Birmanie

770/1100 t.

925/1230 t.

1065/1500 t.

2625 t.

Laos

100/290 t.

150/300 t.

210/300 t.

375 t.

Thaïlande

20/25 t.

20/45 t.

23/33 t.

50 t.

n TRIANGLE D'OR : hectares 1990-1993

Pays

1990

1991

1992

1993

Birmanie

150 139

161 012

153 700 ou

154 915

165 800 ou

166 404

Laos

30 580

29 625

25 610

26 140

Thaïlande

3435

3000

2050

2880

n TRIANGLE D'OR : opium 1990-1993

Pays

1990

1991

1992

1993

Birmanie

2255 ou

2780 t.

2350 t.

2280 t

2575 t.

Laos

275 ou 450 t.

265 ou 275 t.

230 t.

180 t.

Thaïlande

40 t.

35 t.

24 t.

42 t.

n TRIANGLE D'OR : héroïne 1990-1993

Pays

1990

1991

1992

1993

Birmanie

225 ou 275 t.

235 t.

228 t.

257 t.

Laos

27 ou 45 t.

27, 5 t.

23 t.

18 t.

Thaïlande

4 t.

3,5 t.

2, 4 t.

4, 2 t.

En 1993, la Birmanie aurait produit 2575 t. d'opium. Soit après consommation locale et rejet des déchets, ± 200 tonnes d'héroïne. Moins les 280 kilos de saisies locales, ce sont 199,7 tonnes d'héroïne pure qui ont été mises sur le marché de gros du Triangle d'Or.

n CROISSANT D'OR : Opium 1986-1989

Pays

1986

1987

1988

1989

Afghanistan

400/500 t.

400/800 t.

700/800 t.

585/800 t.

Pakistan

160 t.

190/220 t.

190/220 t.

130 t.

n CROISSANT D'OR : hectares 1990-1993

Pays

1990

1991

1992

1993

Afghanistan

12 370

17 190

19 470 ou

35 000

20 080

Pakistan

8405

8205 ou 8645

8170 ou 9147

6280 ou 7136

n CROISSANT D'OR : opium 1990-1993

Pays

1990

1991

1992

1993

Afghanistan

415 ou 800 t.

570 ou 990 t.

640 ou 1000 t.

685 t.

Pakistan

165 t.

180 t.

175 t.

140 t.

n CROISSANT D'OR : héroïne 1990-1993

Pays

1990

1991

1992

1993

Afghanistan

41 ou 80 t.

57 ou 99 t.

64 ou 100 t.

68,5 t.

Pakistan

16,5 t.

18 t.

17,5 t.

14 t.

- En Afghanistan, la province du Nangahar fournit 50% de l'opium et celle du Helmand, 20%.
- Croissant d'or, entier, en 1993 = ± 27 300 ha. de pavot, 825 t. d'opium, 82 t. d'héroïne.

n AUTRES ZONES DE CULTURE DU PAVOT

- Mexique :

1990	± 5450 ha. pavot	± 62 t. opium	± 6 t. héroïne
1991	± 3765 ha. pavot	± 41 t. opium	± 4 t. héroïne
1992	± 3310 ha. pavot	± 40 t. opium	± 4 t. héroïne
1993	± 4000 ha. pavot	± 50 t. opium	± 5 t. héroïne

- Guatemala :

(premières plantations en 1988)

1990	± 845 ha. pavot	± 13 t. opium	± 1/1,5 t. héroïne
1991	± 1145 ou 2000 ha. pavot	± 17 ou 30 t. opium	± 1,5 à 3 t. héroïne
1992	- de 1000 ha. pavot	± 11/12 t. opium	± 1 t. héroïne
1993	- de 500 ha. pavot	± 3/4 t. opium	± 3/400 k. héroïne

- Colombie :

(productivité beaucoup plus basse qu'en Asie de 3 à 7 k. de pavot par hectare, contre 12 à 20 dans le Triangle d'Or, mais 2 récoltes par an. Premières plantations en 1990; elles sont 3 fois plus rentables que la coca pour les fermiers)

1991	± 1160 ha. pavot	± 11,6 t. opium	± 0,8 t. héroïne
1992	± 20 000 ha. pavot	± 200 t. opium	± 12/14 t. héroïne *
1993	± 30 000 ha. pavot	± 300 t. opium	± 17/24 t. héroïne

* Techniques de raffinage encore balbutiantes.

HEROÏNE : FORMATION ET EVOLUTION DES PRIX

- En 1985, un kilo de "sicilienne" pure (de la Pizza connexion) coûte \$ 175 000 (1, 150 million de f.). Coupée dix fois et vendue en demi-gros par once (1k. = 35 onces) à ± 9% de pureté), à des dealers qui revendent, par gramme, l'once \$ 10 000 (65 700 f.). Le kilo original, décuplé, produit un CA cumulé de \$ 3 500 000 (23 millions de f.). A l'époque, un dealer de rue gagne de \$ 25 à 30 000 (164/197 000 f.) par semaine.

n CROISSANT D'OR, 1991

- Prix d'un kilo d'opium (de quoi confectionner 100 g. d'héroïne) à la frontière Afghanistan - Pakistan : \$ 75 à 80/k. (493/526 f.).
- Prix d'1 kilo de morphine-base en Turquie orientale : \$ 2000/3500 (13 140/23 000 f.)
- Prix d'1 kilo de "Grise" pure à 70%; à Karachi \$ 4000/5000 (26 300/32 850 f.); à Istanbul \$ 6000/7000 (39 420/46 000 f.).
- Aux Etats-Unis cette année-là, le kilo pur du Croissant d'or vaut en moyenne \$ 80/200 000 (525 600/1, 3 million de f.); au demi gros (centaines ou dizaines de g. pureté, 20/50%), \$ 160/700 000 (1/4,6 millions de f.); au détail (g. ou 1/2 g. pureté ± 20%) de \$ 40 à 400 (263/2630 f.) le gramme. Au détail, le kilo produit en moyenne \$ 1 600 000 (10, 5 millions de f.).

n TRIANGLE D'OR, 1992

- Prix d'un kilo d'opium (de quoi confectionner 100 g. d'héroïne) : \$35 à 40 (210/240 f.92). Le même kilo coûte \$ 190/220 (1140/1320 f.92) à la frontière thaïlandaise.
- Prix d'1 kilo de morphine-base à la frontière Thaïlande - Birmanie : \$ 1100/1300 (6600/7800 f. 92) Un kilo de "China White" pure à 95% y vaut \$ 2400/3200 (14 400/19200

f.92).

- Prix d'1 kilo de "China White" pure à 95% à Bangkok, \$ 7000/11 000 (42 000/66 000 f.92).

n LE MARCHE AMERICAIN (N°1 MONDIAL) AUJOURD'HUI

- En 1990, le kilo de "China White" moyen coûte \$ 150 000 (986 000 f.) aux Etats-Unis. L'année suivante, ce même kilo vaut \$ 120 000 (788 400 f.) à New York; \$ 150 000 (986 000 f.) à Los Angeles et \$ 128 000 (841 000 f.) à San Francisco.
- En 1993 (prix moyens à l'échelle nationale) 1 kilo de "China White" pure vaut de \$ 180 à 250 000 (990 000/1, 3 million de f. 93); 1 k. du Croissant d'Or, \$ 70/200 000 (385 000/1,1 million de f. 93); 1 k. de mexicaine, \$ 50/120 000 (275/ 660 000 f. 93).

HEROÏNE ET COCAÏNE :

QUE PEUT-ON FAIRE ?

n EVITER L'IMPRATICABLE

Que nous enseigne une décennie de "guerre à la drogue" multiforme ? D'abord que les lignes Maginot ne servent à rien. A preuve, le contre-exemple américain.

- Tentatives de contrôle général à distance (flotte & aviation militaire) du narcotraffic ("pêche au chalut"). Un échec catastrophique selon le Conseil National de Sécurité de Bill Clinton et le ministre US de la Justice. Le déploiement au large des Caraïbes de bâtiments des douanes, des garde-côtes et de la Navy (mer); plus de 25 Awacs - adaptés à la détection d'avions de tourisme [coût : \$ 180 millions (990 millions de f. 93) pièce], de ballons détecteurs, etc. Résultat : pas un gramme de cocaïne en moins aux Etats-Unis en 1994 (preuve : la coke reste très pure et son prix de détail ne remonte pas) et \$ 1 milliard dépensé en 1992 - 93 (± 5,5 milliards de f. 93). Seule évolution perceptible : les grosses livraisons se font plus par voie terrestre ou maritime, et moins par voie aérienne.
- Tentatives de blocage des stupéfiants à l'entrée du territoire américain. Inutile : même si le dispositif permettait de saisir, disons 40% de la cocaïne infiltrée dans le pays, au lieu de ± 15/20% aujourd'hui, l'effet serait nul au niveau de la rue. Un modèle économétrique élaboré en février 1984 par la RAND et régulièrement révisé depuis lors, montre que le doublement des saisies ferait grimper le prix de détail de la coke de ... 3 à 4%. Et l'héroïne ? Songeons à la consommation annuelle d'héroïne pure du pays : ± 20 tonnes. Le contenu d'un seul poids-lourd, ou d'une vingtaine de camionnettes. Pas même une aiguille, mais un fêtu dans une meule de foin : plus de 70 millions de camions passent chaque année aux seules frontières terrestres des Etats-Unis...
- Tentatives d'éradication des plantations et d'interdiction de la manufacture des stupéfiants dans les pays producteurs. Impraticable. L'administration Clinton a fini par s'en apercevoir. Ce poste représentait \$ 148 millions (814 millions de f.) en 1993 et passe à \$ 100 millions (550 millions de f.) cette année. Songeons d'abord à ces pays fragiles, où l'Etat ne s'est jamais imposé, où la narco-économie produit plus que l'économie nationale; où les revenus - et l'armement - des narcos dépassent ceux du gouvernement. Pour ces pays, le raz-de-marée des narcodollars est une sorte d'excroissance géante de l'aide américaine au développement. Tarir le narcotraffic en Birmanie, au Laos, en Colombie, au Pérou, en Bolivie signifierait injecter de façon massive et durable des milliards de dollars, pour maintenir ces pays à flot. Même un producteur de pétrole comme le Venezuela résisterait mal au choc du sevrage et s'effondrerait économiquement. Songeons maintenant aux paysans. Planter, récolter, raffiner, emballer, transporter et vendre en gros un produit comme le sucre de canne ou le café rapporte des misères. Et la coca ou le pavot, des dizaines de milliers de dollars par an. En 1993, \$ 1,5 (8, 25 f. 93) le kilo de sucre en gros à New York. Et \$ 50 000 (275 000 f. 93) le kilo de "mexicaine" de mauvaise qualité. Vous hésiteriez, vous, à leur place ?

L'éradication. Les 20 t. d'héroïne pure consommées par an aux Etats-Unis se fabriquent avec 15 385 hectares de pavot, soit 1538, 5 Km². Une superficie plus réduite que celle de l'île de la Guadeloupe (1760 Km²). Or le pavot est une plante robuste, peu exigeante, ne demandant aucun investissement agricole lourd. En cas d'éradication d'une parcelle - ou de boom du marché - le monde regorge de surfaces idoines - et inaccessibles. Celles-ci peuvent donc être multipliées par 10 ou 100 sans l'ombre d'un problème. Dans la seule Colombie, 5 millions d'hectares conviennent à la culture du pavot. Ainsi que 40% des terres arables de l'ex-URSS... Calculons : les plantations de pavot repérées au monde en 1993 couvrent ± 233 000 hectares. Admettons qu'on ignore l'existence de 20% des plantations et qu'il y ait aujourd'hui 280 000 ha. de pavot à opium dans le monde. Cela représente 28 000 Km², moins que la superficie de la Belgique (30 150 Km²)...

Imaginons maintenant que toutes les plantations de pavot et de coca du monde aient été napalmées. La production passerait illico aux narcotiques de synthèse, comme le "Fentanyl", bien connu dans l'ex-bloc de l'Est et dont 2 grammes donnent des centaines d'injections intraveineuses. Mal connu des toxicomanes, le Fentanyl a provoqué 126 surdoses fatales aux Etats-Unis en 1989-90. Aujourd'hui, on en trouve en ampoules à moins de 10 f. pièce dans les grandes villes de Russie. Et réprimer le trafic des stupéfiants de synthèse relève de la tâche de titan : un Etat de droit n'interdit en effet que des produits chimiques spécifiques. Une substance narcotique, même mortellement dangereuse, mais dont la formule diffère d'une seule molécule de celle prohibée, doit subir ex nihilo un nouveau processus d'interdiction...

- Tentatives d'éliminations des "rois de la drogue". Résultat néant. Entre décembre 1993 et janvier 1994, trois des "gros bonnets" de la planète ont été mis hors d'état de nuire : 2 décembre, Pablo Escobar, colombien (définitivement...); 25 décembre, Domingo "Meco" Dominguez, bolivien, incarcéré; début janvier Demetrio Chavez Penaherrera "el Vaticano", péruvien, incarcéré. Septembre 1994 : pas un gramme de cocaïne en moins aux Etats-Unis...

- Tentatives non-ciblées de bloquer l'argent de la drogue. En 1992, le gouvernement Colombie a taxé à 10% les dépôts de devises étrangères dans les banques du pays, autorisés par ailleurs à augmenter de 30% les frais de traitement de ces devises. L'argent est immédiatement parti au Venezuela et 18 mois plus tard on estime que plus de 14 milliards de narcodollars (77 milliards de f. 93) y sont déposés. Aujourd'hui, la bourse de Caracas est transformée en blanchisseuse géante et le traitement de l'argent noir rapporte plus au pays que son pétrole...

La "pêche au chalu" des narco-dollars est tout aussi impraticable dans le domaine financier "offshore". Hier encore marginal et sulfureux, l'offshore est désormais un acteur majeur de l'économie mondiale : \$ 61 milliards déposés en 1986, \$ 300 milliards en décembre 1993, \$ 341 milliards en juin 1994. Rechercher à l'aveuglette l'argent du crime dans ces structures à dessein totalement fluides est impossible. D'autant que certaines sociétés de service de l'"autoroute informatique" vous permettent aujourd'hui de créer des sociétés offshore en ligne, clé en main, depuis le confort de votre bureau, sans mettre les pieds à Cayman ou à Panama, pour quelques milliers de francs...

n IDENTIFIER ET ANEANTIR LES NARCO-MONOPOLES

Alors tout laisser filer ? Déclarer l'armistice et tout légaliser ? C'est une voie possible. Mais jusqu'à ce jour, ceux qui s'y sont engagés l'ont amèrement regretté. Il est en revanche une autre stratégie, elle praticable : l'anéantissement systématique, dans le respect des lois, des structures qui monopolisent le narcotrafic.

Il y a là-dessus unanimité des plus grands experts. Les entités qui contrôlent l'essentiel de la production et du négoce (gros et demi-gros) mondial des stupéfiants sont peu nombreuses et correctement identifiées. Cartels colombien pour la cocaïne; Triades de Hongkong,

Taïwan et Chine populaire pour l'héroïne du Triangle d'Or; Organisations Criminelles Transnationales italiennes et turco-kurdes pour celle du Croissant d'Or. En Avril 1994, le secrétaire général d'Interpol, Raymond Kendall, déclare au Figaro "Le narcotrafic est entre les mains du crime organisé. Mafia pour la filière italienne, triades pour la filière chinoise, Yakusas au Japon. Interpol gère un fichier de 250 000 grands malfaiteurs. 200 000 d'entre eux sont liés au narcotrafic". Ces entités sont le vecteur stratégique essentiel au narcotrafic mondial. Elles lui sont absolument indispensables en ce qu'elles relient le secteur agricole, souvent contrôlé par les guérillas dégénérées et les protagonistes des guerres tribales, à la distribution finale, elle assurée par les gangs urbains dans les rues des métropoles du monde développé.

Aujourd'hui, la grande criminalité organisée a entrepris la fusion du trafic illicite des stupéfiants, des armes et des migrants clandestins et, rapprochant et renforçant ainsi chacun de ses centres de profit, sera demain plus puissante encore. Tant que les Etats développés n'auront pas conscience de cette réalité, tant qu'ils considéreront ces entités criminelles transnationales comme un aimable objet de folklore, le narcotrafic prospérera. Le jour où ils seront convaincus qu'ils ont affaire à des parasites mortels, devant être structurellement anéantis, commencera une lutte longue et difficile. Car ces entités brassent chaque année de 30 à 50 milliards de dollars (165 à 275 milliards de f. 93), en recyclent sans doute la moitié dans l'économie mondiale et contrôlent des patrimoines financiers et immobiliers pharaoniques. Et n'hésitent ni à tuer, ni à corrompre. Mais si ce combat est correctement mené, le narcotrafic finira par régresser sous le seuil de la menace stratégique. Alors, et alors uniquement, le traitement social et médical de la toxicomanie pourra donner toute la mesure de son efficacité. n

SOURCES DE L'ETUDE

- Données statistiques publiées par les pays de l'Union Européenne (notamment France, Grande-Bretagne, Allemagne) ainsi que par la Thaïlande, le Canada, etc.
- Rapports du secrétariat général d'Interpol : "National Statistics on Illicit Drugs Production, Traffic & Use in year ...", "Interpol Reports on Seizures", etc.
- Rapports périodiques du Groupe d'Action Financière Internationale.
- Etats-Unis (publications annuelles compilées sur une décennie)
 - . National Narcotics Intelligence Consumers Committee, NNICC reports, DEA, Washington DC.
 - . International Narcotics Control Strategy Reports, Bureau of International Narcotics Matters, State Department, Washington DC.
 - . Overview of Selected Drug Trends", "Contemporary Drugs Problems", National Institute on Drug Abuses, NIDA, Washington DC.

Le discours de Marx date de juin 1865. [Le tome 1 du Capital, de 1867]. Formant la brochure, la seconde partie expose sa théorie de la valeur et de la plus-value puis démontre la nécessité de l'action de classe du prolétariat. Première publication de "Salaires, prix et profits" : en 1898, après la mort de Marx. Dernière édition (48 p) : Editions Sociales, 1955.

Futuribles spécial drogue, mars 1994

Sénateur William Roth, commission sénatoriale sur les mercenaires, le trafic d'armes et de stupéfiants, 27 et 28 février 1991.

Futuribles spécial drogues, mars 1994.

Plus forte productivité d'opium : 20 k par ha de pavot; plus faible, 6 k./ha. Point moyen : 13k./ha.
280 000

ha. donnent donc \pm 364 t. d'héroïne (DEA 1991 : 380 t. Interpol 1991 : 460 t.; nous sommes dans la fourchette.

Notes & Etudes - 36

Notes & Etudes - 1